

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 598 — SAMEDI, 19 OCTOBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MME LA PRÉSIDENTE J. R. THIBAudeau EN COSTUME D'HOSPITALIÈRE

KERMESSE DE L'HOPITAL NOTRE-DAME DE MONTRÉAL.—Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La Kermesse de l'hôpital Notre-Dame.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Poésie : L'automne, par Augustin Lellis.—Nouvelle inédite : Un naufrage sur les côtes de Terre-neuve en 1854, par L. H. Tremblay. — Les petits défauts, par P.-J. Stahl.—Chronique, par Jean des Erables.—Carnet du *Monde Illustré*.—Antoine Plamondon (avec portrait), par R. G. P.—Saint-Tite des Caps par Edm. R.—Petit poème en prose : Feuilles mortes, par Charles Vellay. — Notes et faits. — Pensées sur le mariage.—Choses et autres. — Jeux et récréations.—Les échecs — Feuilletton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portraits des zélés et zélatrices de la grande Kermesse de Montréal : Mme la présidente J.-R. Thibaudeau en costume d'hospitalière ; Lady Lacoste ; Mme J. McShane ; Mme de Sola ; Mme Fitzpatrick ; Mme C. P. Hébert ; Mme A. Gagnon ; Mme J. Street ; Mme R. Bellemare ; Mme J. H. Wilson ; Mlle H. Turgeon ; Mme T. F. Moore ; Mme Cartier ; Mme H. Archambault ; Mme J. S. Léo ; Mme M. Thivierge ; Mlle Mount ; Mme L. H. Hébert ; Mlle Guérin ; Mme Dobbin ; Mme J. N. A. Provencher ; Mme J. B. Cantin ; Mme J. B. Coghlin ; Mme R. Chartrand ; Dr E. P. Lachapelle ; Hon. J. R. Thibaudeau ; M. E. D. Barbeau ; M. C. P. Hébert.—Eglise de Saint-Tite des Caps.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

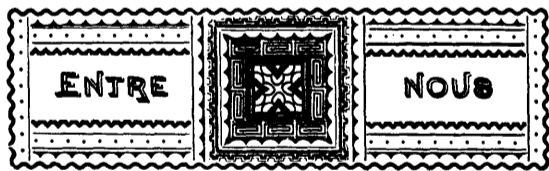
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LE MONDE ILLUSTRÉ de la semaine dernière vous a donné, en même temps que son portrait, une courte biographie de Pasteur, un des plus grands génies que l'humanité ait produits, un de ces hommes qui, ainsi que l'a dit un écrivain, font honneur à l'homme.

Laissez-moi cependant vous citer quelques lignes du très court discours—ce penseur n'était pas un parleur—qu'il a prononcé en 1892 quand le président de la République lui a remis, le jour de ses soixante-dix ans, une médaille au nom de "la Science et de l'Humanité reconnaissantes".

Pasteur, s'adressant à la jeunesse représen-

tée par des délégués du monde entier, s'exprimait ainsi :

Jeunes gens, jeunes gens, confiez-vous à ces méthodes sûres, puissantes, dont nous ne connaissons que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix seigneur des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord : qu'ai-je fait pour mon instruction ? Puis, à mesure que vous avancerez, qu'ai-je fait pour mon pays ? jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous aurez peut-être contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de se dire : J'ai fait ce que j'ai pu.

Quelles bonnes et consolantes paroles d'un homme aussi bon et simple qu'il était grand dans la science !

La vie de Pasteur devrait être lue et étudiée avec soin dans toutes les universités, car les étudiants ne peuvent guère choisir de meilleur modèle.

Pasteur, en fermant les yeux, a eu au moins cette consolation suprême de laisser à la France et à l'humanité une pléiade de disciples qui continuent ses travaux et font la gloire de son pays bien-aimé.

** Vous voulez que je vous parle des procès criminels qui ont eu lieu ou qui se déroulent actuellement devant les cours de notre province ?

A quoi bon ? Ne commence-t-on pas à être vraiment saturé de ce genre de débats ?

Et ce que cela coûte cher ! En vérité, messieurs les criminels ou pseudo-criminels sont en train de drainer le trésor public avec un sans-gêne qui devient inquiétant.

Le verdict de l'affaire vous a étonné, comme tout le monde du reste, à ce que je crois, mais il ne faut pas oublier qu'il y a parfois des jurés de la force de celui qui disait un jour, — en 1839,—à M. Laffitte :

—Entre nous, ce n'est pas pour rien qu'on place ainsi un homme sur un banc, entre deux gendarmes ; ce n'est ni vous, ni moi, ni aucun honnête homme qu'on connaisse, que l'on traite ainsi. Cet homme là a fait quelque chose ; si ce n'est pas le crime dont on l'accuse, c'est un autre ; et je condamne."

Ce qui m'a le plus étonné dans ce procès c'est le parti que l'on a tiré de la déposition d'un témoin qui est venu dire que l'accusé s'était disputé avec sa femme, devant lui.

A ce compte là, il faut pendre tous les maris et toutes les femmes, en commençant par le président de la République française—quoique ou parcequ'il est veuf—en suivant par les autres présidents, puis les empereurs, impératrices, rois, reines, princes régnants, princesses, avocats, médecins, notaires, ministres, commerçants, ouvriers, policemen, tous enfin, car il n'a jamais existé, que je sache, de maris et de femmes qui ne se soient jamais disputés plus ou moins.

Un ménage sans nuages, cela doit se composer de deux fiers imbéciles.

Quant à Shortis, ne le pendez pas si vous voulez, mais d'une manière ou de l'autre, rayez-le de la liste des électeurs, des fous et des vivants.

** Grand émoi, l'autre semaine, dans la province !

On venait de découvrir, dans l'île d'Orléans, à cinq milles de Québec, une mine de charbon de quelques pouces d'épaisseur à la surface, mais dont la veine s'agrandissait notablement en creusant.

Cette nouvelle, je le répète, mit en ébullition nombre de cerveaux qui voyaient déjà là une nouvelle ressource à exploiter, et on faisait même miroiter des millions dans un avenir très rapproché.

Seuls, les géologues, les savants, restaient froids comme glace, se contentant de dire que la chose était impossible, que la nature même du terrain s'y opposait et que quand même on leur apporterait dix tonnes de charbon, de vrai charbon, de l'île de Bacchus—premier nom de la dite île, comme vous le savez—ils diraient tout simplement que quelqu'un l'aurait apporté là, mais que le sol n'en peut contenir.

Et ils avaient parfaitement raison.

Le produit en question n'est pas de découverte nouvelle, il y a longtemps qu'il est connu et ne vaut pas la peine d'être exploité.

Ce n'est pas du charbon, ce n'est pas de la houille.

** A ce propos, connaissez-vous la légende du découvreur de la houille, légende que l'on dit encore, aux veillées, dans les chaumières des pays miniers de Belgique et du nord de la France.

Je me souviens de l'avoir entendu conter au temps de ma prime jeunesse :

Le mot *houille* n'est pas d'origine de basse latinité comme le disent les dictionnaires, il vient du nom de l'homme à qui le *Vieillard charbonnier* fit connaître ce précieux combustible.

C'était en l'an 1049 de notre ère, Houillos, maréchal ferrant à Pleneraux, près de Liège, était si pauvre qu'il ne pouvait suffire à ses besoins ; souvent il n'avait pas de pain à donner à sa femme ni à ses enfants. Un jour que, sans travail, il était décidé d'en finir avec la vie, un vieillard à barbe blanche se présenta dans sa boutique. Ils entrèrent en conversation. Houillos lui confia ses chagrins : disciple de saint Eloi, il travaillait le fer, soufflant lui-même la forge pour économiser un aide. Il réaliserait bien quelques bénéfices si le charbon de bois n'était pas si cher, mais c'était là ce qui le minait.

Le bon vieillard était ému jusqu'aux larmes.

—Mon ami, dit-il au forgeron, allez à la montagne voisine, vous y fouillerez le sol et découvrirez des veines d'une terre noire excellente pour la forge.

Ainsi dit, ainsi fait. Houillos alla au lieu indiqué, y trouva la terre noire et l'ayant jetée au feu, parvint à forger un fer à cheval d'une seule chaude. Rempli de joie, il ne voulut pas garder pour lui seul cette précieuse découverte ; il en fit part à ses voisins et même aux marchands ses concurrents. La postérité a donné son nom à la houille, puisqu'il se nommait Houillos, et, sous ce rapport il a été plus heureux que beaucoup d'inventeurs.

Voilà ce que l'on dit, aux pays houillers.

Le "vieillard charbonnier" n'est jamais venu à l'île d'Orléans.

** Alphonse Karr,—un grincheux de beaucoup d'esprit, mais un grincheux comme on n'en voit pas,—disait "qu'il n'y a pas un journal dans lequel on puisse mettre vingt lignes où il n'y a ni bêtise ni mauvaise foi."

Passe encore pour les journaux qui ne s'occupent que de politique, c'est leur métier et c'est surtout ce qui fait leur succès, mais l'arrêt du spirituel auteur des *Guêpes* n'est pas sans appel.

Cependant, il faut admettre que le même écrivain avait raison quand il disait :

Il n'y a que deux sortes de journaux : ceux qui ap-

prouvent et soutiennent le gouvernement, quoi qu'il fasse, et ceux qui le blâment et l'attaquent, quoi qu'il fasse. Que le gouvernement prenne deux mesures *contradictoires*, ce qui n'est ni impossible ni rare ; il est clair que si l'une est mauvaise la seconde est bonne ; que si la première est bonne, la deuxième est mauvaise. Eh bien ! il n'y a pas un seul journal où on pussie dire cela.

Ces lignes ont été écrites pour la France et rien que pour la France, mais peut-être pourraient-elles s'appliquer à d'autres pays, tels que la Chine, le Japon, le Mexique, etc., etc.

* * * Tous ou presque tous les journaux anglais ont annoncé que les Français n'arriveraient jamais à Tananarive, capitale de Madagascar, sans éprouver de grandes pertes et de grands échecs.

La petite armée française est entrée à Tananarive et la guerre est pour ainsi dire terminée.

La France compte une colonie de plus, une colonie superbe, la plus grande île du monde, après l'Australie, avec six millions d'habitants, des ressources prodigieuses et un poste militaire de premier ordre.

Quel succès pour cette pauvre France !

* * * Quel admirable automne ! Que les bois sont donc beaux encore pour quelques jours et comme on est heureux d'assister à ce dernier effort de la nature qui veut être belle jusqu'au moment où elle va s'endormir sous son drap blanc de neige !

La récolte a été bonne en général, cela signifie donc du pain et de l'aisance pendant les long mois d'hiver.

Remercions Dieu !

* * * Je ne puis vous dire, mes amis, le plaisir que j'éprouve à me retrouver aujourd'hui au milieu de vous, et la peine que j'ai éprouvée de ne pas vous parler depuis trois semaines.

C'est la maladie qui en a été la cause et je vous avoue que c'est une cause dont on se passerait bien.

On vieillit, tête et corps, contenant et contenu.



LA KERMESE DE L'HOPITAL N.-DAME

(Voir gravures)

Selon sa promesse, LE MONDE ILLUSTRÉ complète, cette semaine, la galerie des zélateurs et zélatrices de la grande Kermesse de l'Hôpital Notre-Dame.

Il nous a été impossible de nous procurer toutes les photographies requises, mais nous en avons pu, toutefois, obtenir le grand nombre, grâce à la courtoise bienveillance des intéressés. Notre artiste en a composé les quatre jolies pages qui ornent ce numéro, et dont le majeur mérite revient à l'habile maison de photographie Laprés et Lavergne, 360, rue Saint-Denis.

Nous avons cru devoir répéter le portrait de Mme J.-R. Thibaudeau, la présidente active de la Kermesse, dans son costume d'hospitalière, où elle est si généralement sympathique à tous ceux qui savent son dévouement pour l'œuvre de l'Hôpital Notre-Dame.

Et nous réitérons en même temps notre appel le plus chaleureux au public d'encourager la si charitable entreprise des dames de la Kermesse.

A BATONS ROMPUS

Ce mois-ci semble être le mois dédié aux ouvertures, si jamais il en fut.

Ainsi, ouverture du théâtre français, ouverture de l'Université Laval, ouverture de la Kermesse pour l'hôpital Notre-Dame.

Comme toujours, l'ouverture du théâtre français fait sensation à Montréal où l'on aime tant ce qui est français, quand bien même ce serait du japonais ou du chinois travesti. Je ne dis pas ceci pour la nouvelle troupe qui, au dire des journaux, est réellement supérieure et essentiellement française, mais je dis cela pour éviter tout engouement ridicule, tout emballement et pour souhaiter joyeux avènement et légitimes succès fleuris aux artistes qui nous apportent, dit-on, du bien, du grand et du beau ; j'ajoute en outre, et du fond du cœur, un succès précénaire bien mérité, dû à l'intelligente administration et aux sacrifices des citoyens dévoués qui ont entrepris l'œuvre...

L'ouverture de l'Université-Laval, elle, a mis ce sanctuaire à la disposition des illustres professeurs et de l'intelligente jeunesse dorée de Montréal, dont les joyeux *escholiers* font la gloire du pays et la gaieté de notre société.

Brillante réunion d'illustrations religieuses venant bénir par leur présence ce temple de la science ; de graves et hautes sommités, protecteurs de "la veuve et de l'orphelin," de non moins illustres savants, assassins patentés du microbe humain ; enfin, ce qui ne gêne rien, de brillantes Montréalaises, gracieuse gerbe fleurie sur laquelle les papillons seraient allés se reposer, si on les avait laissé entrer. Ajoutez à cela force discours de toute nature, voire même sur les saints, et vous auriez pu voir bien des spectateurs gonflés de joie, de bonheur, d'admiration, manifester leur enthousiasme par des applaudissements académiques.

Enfin, l'ouverture de la Kermesse a lieu au moment où nous allions mettre LE MONDE ILLUSTRÉ sous presse, et nous avons retardé notre travail de quelques heures pour introduire le lecteur dans ce palais enchanté de la Bienfaisance.

En y entrant, nos yeux sont éblouis, tout comme s'ils entraient dans le palais merveilleux de quelque fée enchantresse. En effet, ce n'est que lumière célestement argentée, couleurs délicieusement harmonisées, musique édéenne, fleurs chatoyantes et parfumées qui enivrent le cœur... Une rangée de tentes aux couleurs artistiquement variées fait l'effet d'une serre exotique confiée à des jardinières qu'il est fort difficile de distinguer des fleurs qu'elles cultivent. De ces fleurs jumelles, trois parfums saisissent agréablement le cœur : la bonté, la beauté, la charité, trinité qui fait que Dieu nous a fait un paradis dans cette vallée de larmes. Parfois, un bruit semblable à celui des ailes d'anges descendant du ciel, murmure dans l'air.

Ce sont des milliers d'oriflammes pendues à la voûte, oriflammes dont les couleurs représentent les vertus humaines de la blanche innocence, de la rose tendresse, de la verte espérance... Mais je m'arrête ici dans la crainte d'être trop obséquieux, regrettant de n'avoir ni la plume de Fénelon, ni le pinceau de Watteau, me contentant d'écrire ces quelques mots : "Les portes de la Kermesse sont ouvertes, que nos bourses y déposent le limon aurifère de nos cœurs."

* * *

Malheureusement, Demers n'est pas libre. Si je pousse ce cri de regret, c'est que ni la justice, ni la conscience publique ne sont satisfaites.

Le duel oratoire a été cependant bien beau de chaque côté. Nous n'en parlerons point, nous contentant de saluer avec admiration ces deux champions de l'éloquence, nous réservant toutefois de parler de la conclusion que l'on doit tirer de ce long et fatigant procès, conclusion inaperçue par tous les écrivassiers et bavards qui se sont occupés de cette affaire. Voici :

Jugé une première fois, Demers doit passer en second jugement. Et de deux. S'il est reconnu innocent, le ministère public peut en appeler du jugement et demander un troisième procès. Si, durant l'un de ces procès un juré meurt, il faut recommencer un nouveau procès. Et de quatre, etc., etc., à une moyenne de dix mille dollars par procès, cela fait quarante mille dollars.

Comme on le voit, c'est un beau denier.

Je me suis donc demandé, l'un des cas échéants, pourquoi on ne nommerait pas un juré supplémentaire qui suivrait les débats, et n'aurait droit de vote qu'autant qu'il y aurait un juré mort ou malade, ce qui serait une économie pour le gouvernement et une souffrance moins longue pour l'accusé.

En outre de cela, et quelle que soit la longueur du procès, le juge aurait le droit de dire aux jurés ; "Messieurs, malgré la longueur des débats, je vous assure que vous serez à votre aise (13).

* * *

La première barge d'huîtres de la saison est arrivée la semaine dernière ; à cette nouvelle, les *huitrophiles* ont failli fréter un bâtiment pour aller, musique en tête, les recevoir. Se rappelant heureusement, qu'au figuré, le mot "huître" est synonyme de "bêtise," ils n'en ont rien fait. Malgré cela, parlons des huîtres, mais des huîtres naturelles.

Ce bivalve, de la famille des testacés, est formé de produits chimiques excellents pour la santé. Ainsi, il est digestif, purgatif, antiscrofuleux, etc. Je parlerai une autre fois de toutes ses propriétés.

Aujourd'hui, je me contenterai de recommander l'huître aux personnes qui ont trop d'esprit. Je les leur prescrirai à dose pilulaire. C'est-à-dire à la dose de 2, 4, 6 ou 12, selon le cas. Voici la prescription :

- 1o Pour une personne qui a trop d'esprit, le matin, à jeun : douze huîtres.
- 2o Mi-esprit : six huîtres.
- 3o Peu d'esprit : trois huîtres.
- 4o Pas d'esprit : pas d'huîtres.

Dans tous les cas, le remède est infailible. Comme véhicule, on peut les accompagner d'un verre de Chables, de Sauterne ou de Barsac. Cela vaut mieux que toutes les eaux minérales du monde.

En outre de cela vous avez la chance d'y trouver des perles, car je connais un Américain qui en a trouvé une à l'hôtel Riendeau, il y a deux ans, perle qu'il a vendue cinq cents piastres, et argent qu'il a dépensé à manger des huîtres, sans trouver d'autres perles que lui qui est resté... l'huître de la farce.

* * *

Entendu dans un restaurant à quinze sous :

—Garçons, un canard aux truffes ?

—N'avez... plus...

—Oui, c'est cela, répondit le client : un canard aux navets.

Et le garçon apporte des navets enveloppés dans un numéro du *Canard*...



L'AUTOMNE

Le soleil qui répand de si pâles rayons,
A des lueurs de paix qu'en mon âme il projette.
J'aime la triste voix de ces froids aquilons
Je te salue et t'aime, ô saison du poète !

L'hirondelle pour moi n'aura plus de chansons ;
En fuyant loin d'ici, jamais elle n'arrête.
Des gerbes le fermier achève les moissons,
Comme un roi bienheureux après une conquête.

J'entends dans le verger les beaux fruits cramoisis
Tomber avec fracas sur les gazons flétris.
Les pétales des fleurs sèchent dans leurs calices.

Je puis compter aussi les feuilles des forêts,
Ne jonchant pas encor les champs ou les guérets...
Mais ô saison ! tu fais quand même mes délices.

Augustin Lellis.

UN NAUFRAGE

SUR LES COTES DE TERRENEUVE EN 1854

On était alors aux derniers jours d'été de 1854. Je venais de sortir du collège, où je n'avais pas même pu terminer mon cours, malgré les attentes de ma pauvre mère qui persistait toujours à croire que je finirais par faire un prêtre. Mais les récits des voyageurs perdus dans des mers inconnues m'avaient de bonne heure inspiré l'esprit des voyages, et je brûlais du désir de m'aventurer moi aussi sur la mer, plutôt en quête d'aventure qu'à la recherche de nouveaux mondes.

Je voulais visiter tour-à-tour les cinq parties du monde, en commençant par l'Europe, et cela sans dévier d'un seul degré de l'itinéraire que je m'étais tracé.

D'abord, je traversais l'océan Atlantique, et je débarquais sur un point quelconque des Iles Britanniques ; disons l'Irlande, par exemple. Je passais de là en Ecosse et en Angleterre ; ça va sans dire. Naturellement, je traversais la Manche pour arriver à la France que je parcourais d'un bout à l'autre, bien entendu. De France, j'allais en Italie, en passant par la Savoie, les Alpes et le mont Saint-Gothard. D'Italie en Allemagne ; c'était conclu. Je voulais aussi aller en Russie ; passer en Sibérie, et approcher du pôle nord aussi près qu'il m'en serait possible. Puis de là en Asie, en Afrique, en Océanie ; ainsi de suite.

Quoi qu'il en fût de ce farceur voyage qui devait se terminer aux côtes de Terre-Neuve, la bonne vieille, qui ne pouvait le concilier avec l'état sacerdotal auquel elle me croyait appelé, dut néanmoins en faire le sacrifice sur les instances du bonhomme qui lui était d'avis que, pour me guérir de mon envie de voyager, il fallait me laisser goûter à l'eau salée, ou plutôt, comme il le définissait lui-même, *manager de la vache enragée*.

Quant à moi qui m'étais jusqu'alors bercé de rêves et d'illusions, j'étais bien déterminé à ne pas être frustré dans mon projet, quelque considération que l'on pût alléguer au contraire. C'est pourquoi, comme point de départ, je profitai de la vacance prolongée que je m'étais faite pour aller rejoindre mon beau-frère à Montréal où je m'embarquai comme *cook* à bord de son brigantin, en destination de Saint-Jean de Terre-Neuve.

Pour un homme qui partait en voyage scientifique, j'avoue que je ne m'attendais pas d'avoir à passer par cette dignité pour laquelle on ne m'avait pas qualifié, à Nicolet. Mais au préalable, c'était la seule, paraît-il, qui pouvait s'adapter à mes connaissances d'Homère

et de Virgile à bord du vaisseau, où je serais à même d'en faire l'application sur les poêlons et les chaudrons de la cambuse, et en même temps m'initier à la vie de marin.

J'allai porter à bord mon appareil nautique, qui consistait en mon habit d'écolier, deux chemises blanches, un parapluie, un chapeau de paille, et les deux volumineux dictionnaires de Noël et Chapsal (français-latin, latin-français) qui devaient me servir, je suppose, dans l'interprétation que j'aurais à faire des langues étrangères dans ces pays lointains.

Rives de ma terre natale !
Que de pleurs ont versés mes yeux !
Quand des vents l'haleine fatale,
Marquait l'heure des longs adieux.

Nous partîmes. C'était le 20 septembre. Deux jours après, nous étions devant Québec. Je ne voulus pas débarquer pour aller voir mes vieux parents une dernière fois, afin de ne pas renouveler les angoisses de ma pauvre mère ; mais mon beau-frère me remit de sa part tout ce qui m'était nécessaire pour « on voyage en mer.

Le lendemain matin, à la faveur d'un bon vent, nous appareillâmes pour Saint-Thomas. A midi, nous étions mouillés à quelque distance de terre, vis-à-vis l'habitation du capitaine. Nous laissâmes cette relâche le jour suivant et fîmes voile pour l'île aux Grues, où nous allâmes de nouveau jeter l'ancre. De l'île aux Grues à la Traverse de Saint-Roch, nous prenions l'eau salée ; cette eau salée dont mon père m'avait parlé et qui devait me donner un avant goût de *la vache enragée*. Nous étions partis de Montréal le 20, et ce ne fut que 13 jours après que nous atteignîmes les eaux du Golfe. Les vents nous étant contraires. Nous louvoyions ; c'est-à-dire que nous allions sur la bordée ; ce qui avait l'effet, (chose assez naturelle) de faire pencher le vaisseau sur le côté, et n'était pas sans m'inspirer quelque crainte. J'allais alors me jeter sur le côté opposé, dans l'espérance que le poids de mon corps ramènerait le navire à son propre niveau.

Le 5 octobre, nous sortions du Golfe. Poursuivés par une forte brise du sud-sud-ouest, qui nous fut favorable, pendant deux jours, nous filions quinze nœuds à l'heure. Nous passâmes assez près des Iles Saint-Paul pour les distinguer. Le 8, temps brumeux ; ciel nuageux. Le vent avait changé et soufflait maintenant du nord-est avec assez de violence, et, pendant deux jours, nous dûmes tenir le cap au vent, balayés à la merci des flots.

Ce spectacle m'était nouveau ; mais il m'en était réservé de plus émouvants, lorsqu'après quelques jours de répit nous dirigions notre course sur le Cap Race, que les vaisseaux allant à Saint-Jean ont à doubler avant de prendre l'entrée du havre.

Un de ces vents du nord, si fréquents les derniers jours d'automne, mugit soudain comme pronostic de la tempête, et la scène du ciel et de la mer change d'aspect à ce signal. L'horizon, aux couleurs bleuâtres est devenu d'un noir sinistre. Des groupes d'épais nuages s'amoncellent autour du soleil et le dérobent à notre vue. Le vent siffle dans les cordages. L'océan se soulève et roule en énormes montagnes.

Attentif et vigilant à ce qui se passe, le capitaine a fait carguer les voiles. Mais, ici, ce n'est plus le vent qui souffle ; la mer qui s'agit. C'est un tourbillon écrasant qui nous entraîne ; ce sont des gouffres écumeux qui se creusent perpendiculairement et font surgir des avalanches d'eau frémissante. Ajoutez à cela l'obscurité profonde qui vient nous envahir, et tâchez de vous représenter notre position. O nuit terrible ! L'éternité va-t-elle nous recevoir ? car chaque mer nous enve-

loppe et balaye notre pont, défonce les parois de garde et enlève tout ce qu'elle rencontre sur son passage. Des barils de farine, des tonneaux d'eau, solidement attachés, ne résistent pas à ces chocs répétés. L'élément furieux les emporte. La poupe elle-même, où nous sommes relégués, craque et s'ébranle. A chaque instant nous croyons être emportés avec elle.

Abattus et découragés, notre espoir n'est plus qu'en Dieu, que nous supplions à genoux de sauver nos âmes. Cependant, notre capitaine, marin habile et surtout expérimenté, vient à nous pour tenter un effort de salut. Il frissonne ; l'eau coule de ses vêtements qui en sont trempés. En sortant de sa cabine un paquet de mer avait failli l'enlever. Nous lui demandons si tout est fini pour nous et s'il n'y a aucun moyen de sauver le vaisseau, et nous en même temps.

— Je n'en vois qu'un seul, dit-il, c'est de nous mettre sur nos deux ancres. Et encore...

Or, ce n'est que dans des cas extrêmes, pour empêcher un vaisseau d'engloutir, que l'on jette les ancres à l'eau en pleine mer. A l'instant, deux matelots, se traînant dans l'eau jusqu'à la ceinture, réussissent à atteindre l'avant du vaisseau. Les ancres sont détachées, et leurs chaînes filent jusqu'à la profondeur de trente brasses.

Après Dieu, ces ancres seules ont opéré notre salut. Ce double poids changea la position du navire. Les flots, au lieu de nous heurter de flanc, se brisent maintenant contre la proue. Un rayon d'espérance entrainait déjà dans nos cœurs abattus, lorsqu'un incident inattendu vint aussitôt l'amoinrir et la changer en découragement. Le bâtiment fait eau de toute part ; nous ne pouvons suffire à la pompe.

Mais que voulez-vous que nous fissions en cet instant critique ? si ce n'était opposer une constance inébranlable au malheur de notre position. C'est la résolution que nous prîmes en effet en décidant que nous pomperions jusqu'à l'épuisement de nos forces. A la lueur faible et vacillante d'une bougie qui éclaire la chambre, deux d'entre nous se reposent à tour de rôle pendant que les travailleurs à la pompe sont inondés par une vague qui se renouvelle à chaque instant pour les arroser de nouveau.

Mais une tempête aussi terrible ne pouvait durer longtemps, à cause de sa violence même, notre capitaine assurant n'en avoir jamais vu de semblable. Au point du jour elle faiblit ; le vent diminue de force ; les vagues s'aplanissent insensiblement : nous sommes sauvés. Mais notre capitaine a perdu sa route. Il a raison de craindre que nous n'ayons dépassé les terres. Nous voilà en plein océan ; sans eau, sans feu ; n'osant manœuvrer d'un côté plus que de l'autre, et attendant un jour serein pour faire nos calculs et voir où nous a refoulés la tempête.

Durant trois jours qui se passent ainsi, il ne reste pour toute denrée que des patates crues ; de la farine détrempée à l'eau salée, et un reste de lard que nous divisons en huit parts, et qu'il nous faut ménager scrupuleusement pour prévenir la famine. Jusqu'alors nous n'avions pu prendre aucune observation solaire, et établir notre latitude, par rapport à la brume.

Le 13, nous signalons quelques embarcations de pêche qui nous indiquent le voisinage de la terre, au sud-sud-ouest, que le capitaine s'obstine à prendre pour la côte de l'est, située à l'extrémité opposée du point où nous étions alors. Sur son ordre, nous déferlons les voiles carrées, et laissons porter les voiles majeures, sans distinguer, pourtant, l'apparence d'une terre quelconque.

Sur le midi, le soleil reparait, dissipant de

ses rayons la légère couche de brume qui nous enveloppe encore. Maintenant, nous établissons nos calculs. Nous sommes au 47° 62' latitude nord, et au 50° 36' longitude ouest de Greenwich, bien près de terre, comme on peut le voir, mais néanmoins encore bien loin de ce havre tant désiré qui devait mettre un terme à nos misères, et aux miennes en particulier.

A peine une heure s'était-elle écoulée que le soleil disparaît tout-à-coup sous un amas de nuages venus du nord. Le vent, également du nord, sinistre précurseur, souffle soudain avec tant de force que nous sommes encore contraints d'amener promptement toutes les voiles, et voilà de nouveau la tempête avec son accompagnement de craintes et de périls.

—Si le vent tient de cette façon toute l'après-midi, nous dit le capitaine, pour le coup nous sommes perdus.

En effet, nous n'étions tout au plus qu'à 15 ou 20 milles de la terre, vers laquelle nous entraînaient irrésistiblement le vent et la mer.

Les marins qui connaissent les côtes de Terre-Neuve, hérissées de crans et d'énormes rochers en falaises, savent qu'il n'y a aucune chance de salut pour les malheureux vaisseaux qui s'y trouvent acculés par un naufrage. Décidément, notre perte est certaine ; nous n'avons plus qu'à nous préparer à mourir. En ce moment, le second donne le conseil "de lever le cap" et de nous jeter, vent derrière, à la côte, puisque, d'une manière ou de l'autre, notre perte est inévitable. Nous étions à la pompe, occupés à pomper, lorsque le capitaine s'écrie tout à coup :

—Courage, mes enfants, voilà le vent qui tire à l'ouest.

Il court en même temps au compas pour vérifier ses observations. Mais, ô déception cruelle ! à peine a-t-il parlé que nous apercevons devant nous d'énormes rochers à pic dont le sommet est à peine visible.

—Voilà la terre ! voilà la terre ! la chaloupe ! vite, la chaloupe !

Pendant que les plus intrépides travaillent pour mettre la chaloupe à l'eau, la grande vergue du mât de hunier se détache par un choc terrible et vient s'enfoncer à travers la poupe avec un bruit épouvantable. Quant à moi, mon sacrifice était fait, et j'étais bien déterminé de mourir résolument, la "brinballe" de la pompe à la main, plutôt que de risquer mon salut dans cette frêle embarcation que, bien sûr, je m'attendais à voir submerger de suite, au milieu d'une pareille mer. On dut m'embarquer de force. On vint à bout de descendre la chaloupe, et tous se jetèrent dedans, ceux qui avaient les avirons ayant le soin, autant que cela était possible, d'empêcher avec leurs rames qu'elle ne vint s'écraser en pièces sur le vaisseau à chaque flot qui l'y ramenait. Enfin, nous parvenons à nous en éloigner, et nous ramons pour gagner le large afin d'éviter le sort du vaisseau qui, lui, va se briser sous nos yeux, en mille morceaux, sur les rochers.

Le lendemain matin, les 1,500 barils de farine que nous avions pris à Montréal formaient une écume blanche au pied des caps.

Quant à nous, après trois heures de cruelle anxiété, durant lesquelles nous restâmes constamment suspendus entre la mort et la vie nous entrions avec notre chaloupe dans une petite baie, à la tombée du jour, à l'aide de signaux qui nous firent les gens de terre, et quelques instants après nous débarquions en sûreté.

Ah ! j'ai voyagé depuis ; car l'esprit d'aventure ne m'a pas laissé, mais j'ai toujours eu la grande précaution de voyager par terre, afin que si je venais encore à faire naufrage, mon corps ne servit pas de pâture aux monstres marins de la côte de Terre-Neuve.

L.-H. TREMBLAY.

LES PETITS DÉFAUTS

Il ne faut pas mépriser les petits défauts. Il n'est si petit ennemi qui ne puisse nuire à la longue. Ce ne sont pas les éléphants qui détruisent les moissons et ruinent les laboureurs dans les plaines de la Beauce ; ce sont les sauterelles et les petites chenilles, quand les blés sont en herbe ; les charançons et autres insectes imperceptibles, quand ils sont mûrs.

Si vous ne défendez votre treille que contre les gros voleurs, les petits, les mouches et les moineaux, auront beau jeu. Ce ne sont pas les murs qui les empêchent d'y entrer.

Les petits maux qui se répètent, qui ne vous lâchent pas, et dont on ne se méfie guère sous prétexte qu'ils ne sont pas mortels, sont de plus insupportables ennemis que les grosses maladies contre lesquelles, dès le début, on se met en défense. Ce n'est presque jamais que par les petits maux négligés que les grands arrivent. Il faut se garantir des plus petits rhumes, si l'on veut éviter les fluxions de poitrine.

Les petits défauts sont là tous les jours. Les grands sont comme les aérolithes qui ne tombent, du moins sur la terre, qu'à de longs intervalles.

Ce n'est pas une petite chose, d'ailleurs, qu'un petit défaut, puisque le plus petit gâte un chef d'œuvre en lui en ôtant la perception.

Ce n'est pas bien gros, une verrue, mais si vous l'avez sur le bout du nez, à la portée de tous les regards, vous serez pour tout le monde, fussiez-vous un Apollon, l'homme à la verrue.

On ne peut pas dire qu'un petit défaut qui s'invêtère et devient permanent soit de petite importance ; ce qui est durable n'est jamais petit.

Qui est-ce qui voudrait passer sa vie en compagnie d'un moucheron toujours bourdonnant ? Un lion y deviendrait enragé. Votre petit défaut est ce moucheron ; pourquoi imposez-vous sa compagnie à tout le monde et à vous-même ?

D'ailleurs, un petit défaut est toujours le commencement d'un grand ; les vices eux-mêmes sont les enfants des petits défauts. Il n'est pas si rare de voir des fils plus méchants que leur père. Rien ne grandit et ne grossit plus vite qu'un petit défaut ; rien ne se multiplie plus promptement.

Un petit point noir sur une dent, ce n'est rien ; si vous ne le montrez pas bien vite au dentiste, c'est bientôt toute la dent gâtée, et une fois la dent gâtée, si vous ne la faites pas

arracher, ses voisines se gâteront à leur tour, puis les voisines de ces voisines, et toute la bouche y passera.

Laissez une prune pourrie dans un panier de prunes fraîches, en une nuit elle pourrira tout le panier. J'aimerais mieux que les prunes saines pussent guérir les pourries. Malheureusement la vertu du bien ne s'étend pas jusque-là.

Le voisinage d'un petit défaut n'est donc jamais indifférent.

La vanité passe pour être un petit défaut. Pas si petit ! car elle ment toute la journée. Quand vous faites une faute, qui est-ce qui, au lieu de l'avouer, la nie ? C'est elle. Quand un autre fait mieux qu'elle, qui est-ce qui refuse de confesser son infériorité et de reconnaître la supériorité d'autrui ? C'est encore elle.

Le mensonge est donc le fils de la vanité, et en ligne droite ; malheureusement, ce n'est pas le seul enfant qu'elle ait. Je lui vois en outre deux filles, toutes deux pires l'une que l'autre : la jalousie et l'envie, d'où n'ait fatalement la haine, mère à son tour de bien des crimes. Que dites-vous de votre petit défaut et de sa jolie progéniture ?

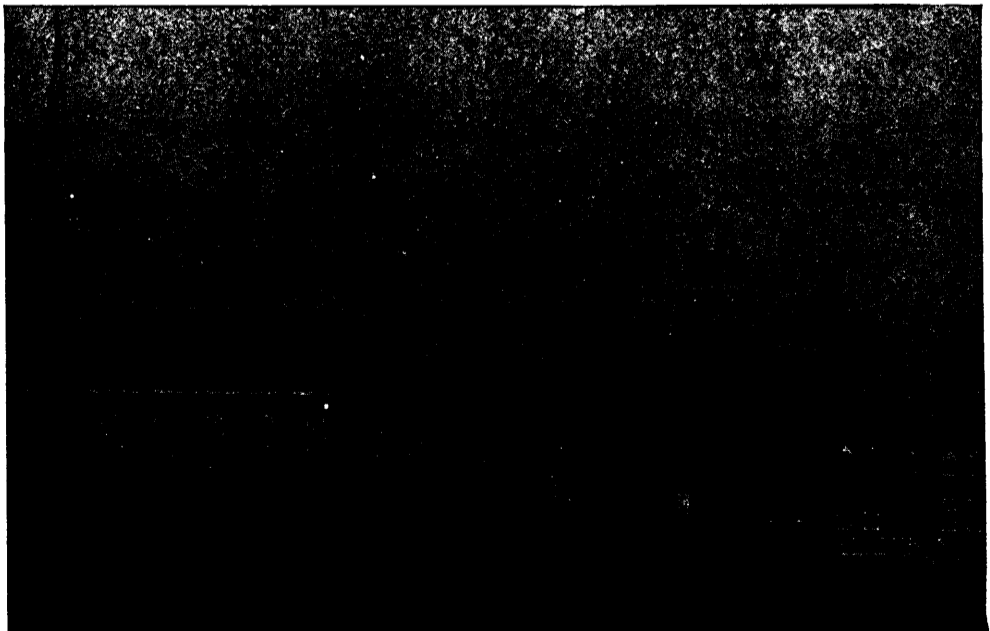
Un petit défaut n'est jamais seul, un petit défaut a toujours une famille ; il n'est jamais garçon ; il pullule comme les rats, il n'en faut qu'un pour remplir toute la maison. Si donc ce n'est point pour lui, c'est tout au moins pour sa postérité qu'il faut le craindre.

Un petit défaut qui n'est pas passager, n'en faites donc pas fi. La plus petite épine qui se sera logée dans son pied, si elle s'y fixe, empêchera le roi des animaux de marcher ; et un grain de sable dans votre soulier, fussiez-vous un autre Alexandre, viendra à bout d'arrêter votre course. Le petit défaut, c'est l'épine plus forte, à la longue, que le lion ; c'est le grain de sable faisant échec à Alexandre et retardant peut-être la conquête d'un monde.

Ce qui fait l'extrême danger des petits défauts, c'est leur ténuité même, c'est leur air d'innocence : les gens qui ne les voient qu'en passant les classent volontiers au nombre des défauts aimables. S'ils avaient à faire ménage avec eux, ils changeraient bientôt d'opinion et les redouteraient à l'égal de la peste.

Soyez indulgents aux petits défauts de vos amis, si vous ne pouvez les réformer ; mais aux vôtres, qui sont toujours sous votre main, croyez-moi, soyez implacables. La rouille vient à bout de l'acier le mieux trempé. Le taret, qui est un bien petit insecte, a mis vingt fois la Hollande en danger en perçant ses digues—les plus fortes du monde.

P.-J. STAHL.



EGLISE DE SAINT-TITE DES CAPS.—Copie d'un tableau peint d'après nature par G.-S. Dorval

PENSÉES SUR LE MARIAGE

Le mariage, cette sainte association de deux êtres créés pour s'aimer et se perpétuer, en les plaçant sous l'égide de l'amour, de l'honneur et du devoir, semble être en ce monde la personnification du bonheur, et pourtant ! que d'unions dissoutes, que d'avenirs détruits, résultant de ce lien indissoluble ! Combien de fois, hélas ! la femme, meurtrie par la rude pression des anneaux de sa chaîne, demande vainement à l'époux qu'elle voudrait aimer, un cœur sûr, un regard ami, indulgent et pro-

tecteur ! Que de fois, aussi, elle ne trouve en lui qu'un despotisme offensant, une inquiétude soupçonneuse plus flétrissante qu'une insulte ! De là, tant d'unions malheureuses, tant de séparations judiciaires !

Il est certain que, pour la femme privée des douces compensations de la maternité, quand elle se sent ainsi méconnue ou délaissée, il n'est plus qu'un moyen de vivre, celui de briser sa chaîne, et elle la brise ! Mais après ! il lui faut fermer son cœur à toute affection, fût-elle la plus pure ; il lui faut se résigner à marcher seule dans la vie, car tout soutien lui fera défaut ; la femme sans enfants, sans pro-

tecteur naturel, n'est plus, pour la société, qu'un membre mort, une puissance abattue ! Qui peut-elle implorer dans son indigente solitude ? Ira-t-elle demander aux femmes des consolations ou des conseils ? La meilleure d'entre elles se contentera d'être inoffensive.... Peut-elle rechercher l'appui du sexe créé pour protéger le sien ? Mais le déshonneur s'attachera à la seule apparence d'un tel secours ; le monde qui flétrit tout ne la laisserait point sans réprobation, sous une telle protection. Elle ne peut désormais plus exister que dans un perpétuel débat de craintes, de suspicions, de dégoûts et d'amertumes ! En vain cherche-



Mme J. N. A. PROVENCHER



Mme DOBBIN



Mlle GUÉRIN



Mme J. B. COGLIN



Mme J. B. CANTIN



Mme R. CHARTRAND

MONTRÉAL — LA KERMESE DE L'HOPITAL NOTRE-DAME : GROUPE DE ZÉLATRICES. — Photos Laprés & Lavergne

t-elle dans le passé quelque souvenir riant ; en vain demande-t-elle à l'avenir quelque secret espoir à opposer à son présent misérable ; pour cette femme, hélas ! le passé et l'avenir sont muets, et seule, dans ce désert terrestre, avec son intelligence, sa beauté, sa chaste jeunesse, elle n'a plus à offrir à Dieu qu'un cœur désolé et un tribut de larmes inutiles ! Il est donc vrai que l'abandon de l'époux, et plus souvent encore sa jalousie injuste, ont frappé de stérilité cette âme si pleine de sève et de vie, car tout s'y brise à la fois : amour, respect, confiance et bien !

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

De tous défauts à éviter, jeunes filles, un des principaux est l'excès d'amour-propre. Il vous fait exagérer votre mérite comme vos talents, vous aveugle sur vos défauts, et vous indispose contre ceux qui, par affection, vous les font apercevoir. En outre, il gâte votre caractère, et ne vous fait rechercher que ceux qui vous adulent ; de sorte qu'une femme aimable et douce par nature, devient par ce seul vice, acariâtre, revêche, et, dans la persuasion

de son excellence, elle taxe d'envie, de haine ou d'injustice, ceux qui l'aiment assez pour l'avertir de ses défauts.

En un mot, sa vanité fait son malheur, puisqu'elle aveugle sa raison et tronble son repos ; de plus, elle se fait haïr, et ses meilleurs amis l'abandonnent, faute de pouvoir longtemps supporter ses sots ridicules, ses emportements et les caprices de son humeur.

Le malheureux qui peut donner n'est qu'à moitié malheureux. — G. TOURNADE.

Chronique

J'ai reçu, l'autre matin, une de ces cartes de visite dont la plupart des mortels se passeraient volontiers...

Celle du bonhomme Hiver.

Elle m'a été remise par un petit coup de vent, en plein carré Viger.

C'était une feuille morte, une pauvre feuille d'érable, jaunie, déchiquetée, qui me frôla le visage comme pour me donner une suprême caresse, un dernier souvenir des beaux jours envolés.

L'hiver approche, me dit la pauvre ; dis-moi, ami Jean, as-tu fait ta provision de charbon pour la saison rigoureuse, as-tu du pain sur la planche ? " *Que vauz tu, en ce moment ?*..."

— Hélas ! chère feuille morte, je suis, comme toi, arrivé à l'automne de la vie sans amasser d'autre bien que la satisfaction d'avoir fait de mon mieux pour remplir mes devoirs. Toi, avec tes nombreuses sœurs, tu as donné un peu d'ombre aux promeneurs, aux méchants comme aux bons ; tu as rempli ta mission, tu as fait ce que Dieu t'a ordonné, sans t'inquiéter du reste. Moi, j'ai écrit, j'ai parlé, j'ai prêché la fraternité chrétienne, j'ai tâché d'amuser honnêtement ceux qui me font l'honneur de me lire. Sauf cela, je ne vauz pas grand'chose ; mais je compte sur la Providence qui "à brebis tondue mesure le vent."

Ma pauvre petite feuille d'érable dort maintenant, entre deux pages immaculées, dans mon carnet de notes. Sa vue ne m'affligera pas trop, car je sais qu'après l'hiver viendra le printemps, avec d'autres feuilles, d'autres fleurs, d'autres papillons et... d'autres espérances.

Telle est la vie.

Riches qui me lisez, pensez un peu aux pauvres, pour qui la feuille morte est une messagère dont l'arrivée est loin d'annoncer des fêtes et des réjouissances.

* *

Je venais de ramasser pieusement l'emblème flétri de notre nationalité, et je n'avais pas encore quitté la belle promenade ouverte à tout le monde, lorsque je surpris deux bonnes femmes arrêtées en face du monument Chénier.

— Pauvre cher enfant, dit l'une d'elles, pourquoi ne lui a-t-on pas laissé son bonnet ? Il va attraper froid, "mais" que la neige vienne.

— C'était un patriote, répondit l'autre, et c'est un casque en laine, une toque d'habitant, qu'on aurait dû lui mettre.

— Oui, reprit la première ; et au lieu de ce méchant fusil, j'aimerais mieux qu'il tienne à la main un beau gros cerge... Ce n'est pas ainsi que l'on va à la procession...

Je prends, comme toujours, la responsabilité de ce que j'écris et je ne voudrais pas faire critiquer mes collaborateurs que je n'ai pas même le plaisir de connaître tous. Dussé-je me voir traiter de bonne femme, j'avouerai très-humblement que je partage sans restriction la manière de voir les deux dames qui se communiquaient leurs impressions dans une courte halte sur la route du Marché Bonsecours. Un homme qui regarde la mort en face et qui, au milieu d'une pluie de balles, jette un dernier défi à l'ennemi, a, généralement un air plus crâne. Au lieu d'un révolutionnaire, l'artiste nous a fait un maître de cérémonies ; J'allais dire un bedeau, mais j'ai connu des bedeaux qui avaient l'air plus guerrier que le pauvre Chénier du Carré Viger.

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de formuler un vœu : qu'on fasse donc disparaître au plus tôt le ridicule canon qui, placé à quelques pas du monument, semble porter un défi brutal au martyr d'une idée... Que l'on approuve ou non cette idée.

Laissons aux Chinois, aux Japonais et à ceux qui ne veulent pas se corriger, les fusils, les canons, les citadelles et ces autres vestiges des siècles barbares. S'il faut absolument quelque chose au milieu de ces fleurs, emblèmes de paix et de fraternité, qu'on y place une charrue !...

* *

Les charrues !... Elles ont eu leur triomphe, leur magnifique et incontestable triomphe, à notre belle exposition du mois dernier.

Oui, si nous avons pu contempler avec un légitime orgueil les produits de nos manufactures, de nos usines et de nos mines, ce sont surtout les envois de nos amis les cultivateurs qui ont rempli nos cœurs de joie et de confiance en l'avenir. Nous savions depuis longtemps, mais il n'est pas désagréable de le voir prouvé une fois de plus, que notre pays possède assez de terres fertiles pour nourrir une population dix fois plus nombreuse.

Marchons donc bravement en avant, le pain quotidien n'est pas sur le point de nous manquer, ni le beurre à mettre dessus. C'est une grande question, malgré tout, que celle de la pitance journalière. On a beau être savant, philosophe même, il faut bien nourrir... la bête, comme disent les Italiens, l'autre, comme a écrit si spirituellement Xavier de Maistre. Dieu soit loué, sous ce rapport nous pouvons dormir sur les deux oreilles.

* *

Si, au point de vue matériel, nous pouvons envisager l'avenir sans trop d'inquiétude—et, sous ce rapport, nous sommes plus heureux que beaucoup d'autres peuples—au point de vue intellectuel et religieux, nous avons aussi de grands sujets de contentements et d'espérance. Nos établissements ouverts à la jeunesse studieuse répandent, avec plus d'efficacité que jamais, les inappréciables bienfaits d'une éducation solide, et les Pères du premier Concile de Montréal se sont occupés, avec une sollicitude toute paternelle, de nos intérêts religieux.

Que chaque citoyen y mette maintenant un peu de bonne volonté, que partout l'amour de la patrie étouffe l'égoïsme et le froid "chacun pour soi," et l'on pourra dire en toute vérité que notre cher pays a reçu sa bonne part dans le partage des biens de la terre.

Si la chute des feuilles ne nous afflige pas trop, parce que nous savons que le printemps nous reviendra, comme toujours, à son heure, de même nous avons traversé et nous traverserons encore, avec l'aide de Dieu, les crises qui viendront nous éprouver.

Jean des Crabes

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On annonce de Cap-Breton, Nouvelle-Ecosse, que le révérend M. McNeil, curé d'Escousse, vient d'être nommé par le Pape évêque titulaire de Nilopolis, vicaire apostolique du district de Saint-Georges, Terre-neuve.

* *

Pour paraître prochainement : une méthode toute nouvelle traitant de l'emploi de l'aluminium dans la dentiste-

rie. L'ouvrage est imprimé en français et en anglais, et sera offert ces jours-ci aux dentistes. Il intéressera aussi ceux qui s'occupent de la fusion des métaux en général.

* *

Enfin, après bien des péripéties et des anxiétés, le traité de commerce du Canada avec la France vient d'être mis en vigueur par une proclamation de la *Gazette Officielle du Canada*.

* *

Quinze cents télégrammes de protestations et de sympathies, venant de tous les coins de la catholicité, ont été adressés à N. T. S. P. Léon XIII, à l'occasion des fêtes impies du 20 septembre.

* *

Parmi les décrets du premier concile de Montréal, promulgués aux sessions publiques des 6 et 9 octobre, il s'en trouve un interdisant les assemblées publiques à la porte des églises.

* *

A Augusta, en Georgie, E.-U., se tient présentement une convention des pompiers de toute l'Amérique du Nord. M. Benoit, notre compatriote, et chef de la brigade de Montréal, préside aux délibérations de ce congrès.

* *

L'honorable M. Wilfrid Laurier, chef du parti libéral canadien, accomplit, à l'heure présente, une grande tournée politique à travers les villes et comtés de la province d'Ontario.

* *

Tout est prêt, à Manitoba, assure-t-on, pour des élections générales provinciales. Greenway en appellerait au peuple pour faire ratifier son attitude, si le gouvernement fédéral adopte une législation rémédiatrice.

* *

Dimanche dernier, le 13 octobre, Mgr l'archevêque Fabre, de Montréal, célébrait sa fête patronale : saint Charles. A cette occasion, Sa Grandeur a fait sa millième ordination. Nous lui offrons l'hommage de nos compliments et nos vœux.

* *

On est en pleine élection générale de province, au Nouveau-Brunswick. L'appel nominal des candidats avait lieu jeudi, le 10 courant. Le gouvernement Blair a eu dix-sept partisans élus par acclamation ; l'opposition cinq. La votation se sera faite le 17. Nos compatriotes acadiens ont mis sur les rangs une dizaine de candidats. L'influence française va s'affirmer.

* *

Les nombreux amis de M. L.-A. Bernard, pharmacien-chimiste de Montréal, apprendront avec plaisir que le cercle de son foyer s'est agrandi, pour faire place à une jolie et robuste fillette, vendredi dernier le 11 octobre. La gentille débutante sur la scène de la vie chrétienne était accompagnée, à son baptême, par le secrétaire de la rédaction du MONDE ILLUSTRÉ, M. J.-M.-A. Denault, et Mme Denault (née Bernard).

* *

Par l'entremise de M. Choquette, député de Montmagny, Sa Majesté la reine d'Angleterre a fait parvenir sa gratification ordinaire de trois guinées à Mme Beaudoin Létourneau, de Saint-Pierre de Montmagny, qui vient de donner le jour à trois enfants à la fois.

La gratification devra être répétée en faveur de Mme Bertrand, d'Oka, qui s'est mise, ces jours-ci, dans le même cas que Mme Létourneau.

* *

Le premier concile de Montréal s'est terminé le 9 octobre. La veille au soir tous les Pères assistaient à l'inauguration solennelle des nouveaux édifices de l'université Laval à Montréal, rue Saint-Denis.

Il y a eu là brillante fête et assistance d'élite. Des discours vibrants et émus ont été prononcés par MM. les abbés Proulx, Colin, Lecoq, MM. Rottot, Jetté, Nantel, Curran et S. H. le lieutenant gouverneur Chapleau ainsi que Mgr Fabre. Montréal a une institution catholique de plus qui lui fera honneur.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Louv.*, Montréal.—Asscz jolie chose, comme facture mais à cause du ton, il serait préférable, et pour vous et pour nous, de ne pas l'insérer.



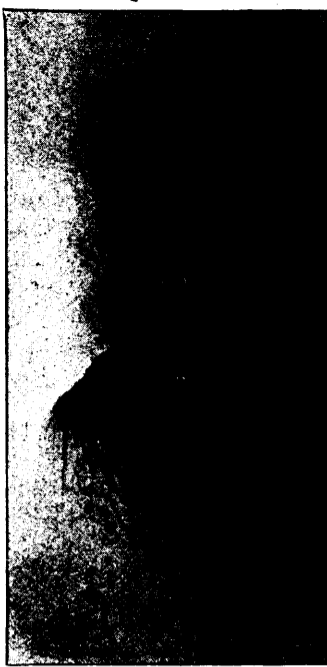
Hon. J. R. THIBAUDEAU



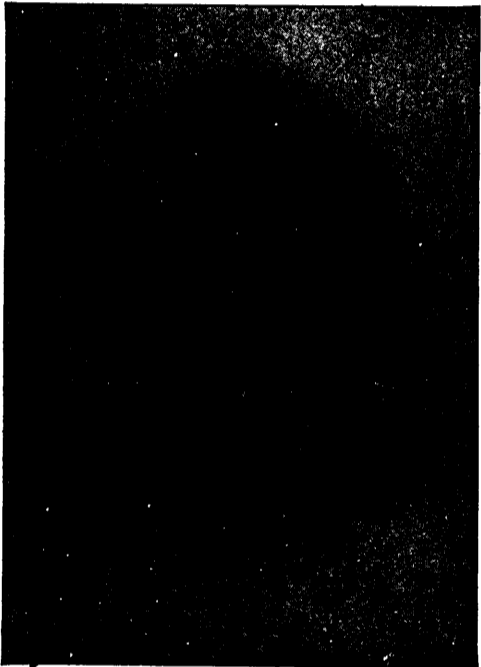
Mme C. P. HÉBERT



Mme FITZPATRICK



Mme DE SOLA



Mme CARTIER



Mme T. F. MOORE



Mlle H. TURGEON



Mme J. H. WILSON



M. C. P. HÉBERT



Mme L. H. HÉBERT



Mlle MOUNT

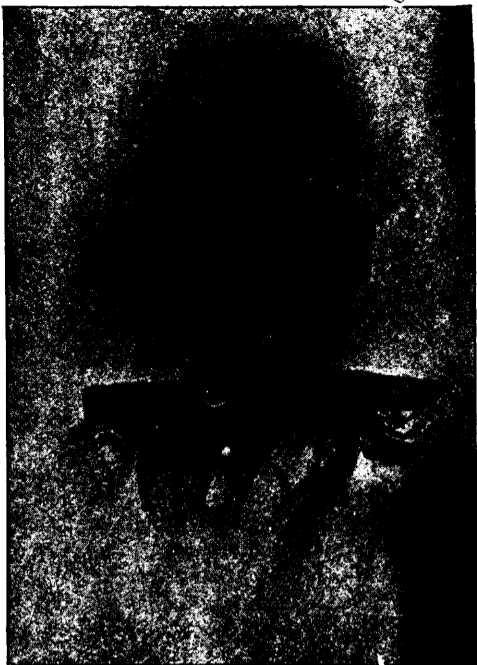


Mme M. THIVIERGE

MONTREAL.—LA KERMESE DE L'HOPITAL NOTRE-DAME : GROUPE



DE SOLA



Mme J. McSHANE



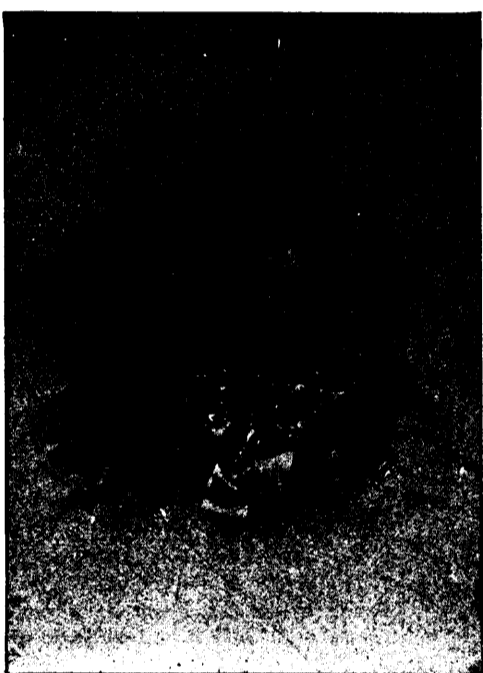
Lady LACOSTE



Dr E. P. LACHAPPELLE



WILSON



Mme R. BELLEMARE



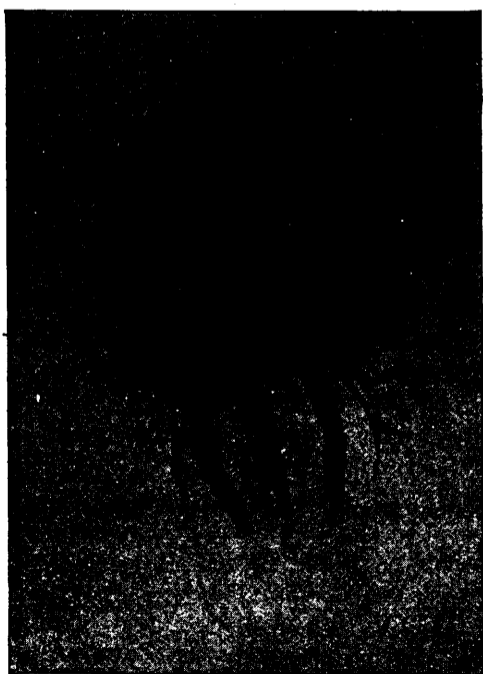
Mme J. STREET



Mme A. GAGNON



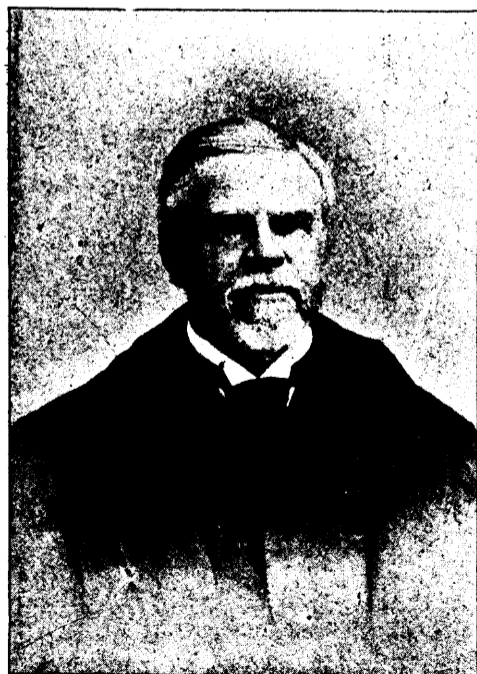
THIVIERGE



Mme J. S. LÉO



Mme H. ARCHAMBAULT



M. E. D. BARBEAU

GRUPE DES PATRONS ET PATRONNESSES.—Photo. LAPRES & LAVERGNE



ANTOINE PLAMONDON

C'est dans sa retraite de la Pointe-aux-Trembles, où il vivait depuis un grand nombre d'années, que s'est éteint, le mois dernier, le peintre Antoine Plamondon, qu'on a surnommé à juste titre le Fusseli du Canada.

Dans sa longue carrière, M. Plamondon a embrassé tous les genres.

Il est très peu d'églises, dans le district de Québec, qui ne possèdent un ou deux tableaux de Plamondon.—R. G. P.

SAINT-TITE DES CAPS

(Voir gravures)

L'abbé Ferland a un jour écrit les lignes suivantes : " Si vous n'avez pas visité la Côte de Beupré, vous ne connaissez ni le Canada, ni les Canadiens." St-Tite des Caps, comté de Montmorency, se trouve la dernière paroisse à l'est de la Côte de Beupré. Située dans les montagnes, en arrière du Cap Tourmente, cet endroit est fort prisé des touristes qui y vont admirer la plus belle nature qu'artiste ait rêvée ; les pêcheurs à la ligne y trouvent une foule de petits lacs où la truite abonde.

La jolie église de cette paroisse a été très bien rendue par le pinceau de l'artiste. Si M. G.-S. Dorval est peut-être inconnu dans votre district — car c'est un modeste — il est fort avantageusement apprécié ici, de même qu'à Ottawa. C'est un travailleur. Il n'a que trente-quatre ans et n'a certainement pas encore donné la mesure de son talent. Portraitiste fort distingué, il réussit également le tableau. Nous lui devons la décoration de plusieurs églises, notamment Château-Richer et Notre-Dame du Lac. Celle-ci ne compte pas moins de quinze grands tableaux. Si j'en crois un connaisseur, qui l'a visitée l'été dernier, on rencontre là des choses exquises, et comme composition, et comme coloris.

EDM. R.

PETIT POÈME EN PROSE

FEUILLES MORTES

L'automne est venu, le vent âpre et froid a soufflé, et des grands arbres mélancoliques les feuilles mortes tombent, tombent comme des larmes.

Comme des larmes de souffrance, elles tombent les feuilles mortes, sur le sol durci, sur la,

terre inclément, et l'on dirait que ce sont des rêves chimériques, des espérances irréalisées qui tombent dans un crépuscule noir.

Le sol est semblable à un champ de bataille où les morts sont entassés, et un gémissement, une plainte douloureuse s'exhale de ces cadavres blêmes, de ces feuilles sans vie.

Elles ont perdu leur sève et leur beauté, les feuilles d'automne, et elles s'en sont allées, laissant la place à celles qui viendront, toutes vertes, toutes fleuries.

Elles s'en sont allées, et d'autres viendront, puis s'en iront à leur tour ; et ainsi la vie succède à la vie, ce qui respire, ce qui palpète sort de ce qui meurt, la joie sort de la souffrance et tout mal enfante un bien.

Mais il faut avoir vu les larmes pour comprendre le sourire, il faut avoir connu l'exil pour savourer la joie du retour, il faut que la vieillesse meure pour faire estimer la force de la jeunesse, et c'est pour cela qu'elles s'en sont allées, les feuilles mortes.

CHARLES VELLAY.

NOTES & FAITS

Un mot du grand Condé

Ennuyé d'entendre un fat parler sans cesse de monsieur son père et de madame sa mère, il appela un de ces gens et lui dit : " Monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher de mettre messieurs mes chevaux à mon carrosse."

Curieux testament

Comme curiosité des testaments, le *Musée des Familles* rapporte la singulière disposition testamentaire du peintre Meemskert, qui fut surnommé le Raphaël hollandais et qui mourut en 1574, à Harlem. Il légua par testament un fonds destiné à marier tous les ans une jeune fille du village où il était né, à condition que le jour du mariage les gens de la rue iraient danser une ronde autour de son tombeau.

L'usage s'en conserva longtemps.

Philosophie pratique

Mme Necker racontait de M. Abauzit, vieux savant genevois, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui prouve le sang-froid de ce philosophe. On disait qu'il ne s'était jamais mis en colère ; et sa servante, qui depuis trente années était à son service, attestait le fait. On lui promit de l'argent si elle pouvait réussir à le fâcher. Elle y consentit : et sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit. M. Abauzit s'en aperçut, et lui en fit l'observation le lendemain ; elle répondit qu'elle l'avait oublié. Il ne dit rien de plus, et le lit ne fut point encore fait. Même observation le lendemain ; elle ne répondit que par une mauvaise excuse. Enfin, à la troisième fois, il lui dit :

— Vous n'avez pas encore fait mon lit ; apparemment que c'est un parti pris, et que cela vous paraît trop fatigant. Au surplus, il n'y a pas grand mal, et je commence à m'y accoutumer.

Elle se jeta à ses pieds, et avoua tout.

Mort vivant

Bougainville était aide de camp pendant la guerre du Canada. A l'attaque très vive du fort de Ticonderoga, auquel les Anglais donnèrent inutilement plusieurs assauts, il reçut au front, au plus fort de l'action, une balle qui le renversa. Un officier qui le vit tomber, s'écria, en s'adressant au général de Lévis qui était peu éloigné :

— Ah ! mon Dieu ! ce pauvre Bougainville vient d'être tué.

— Eh bien ! on l'entermera demain avec beaucoup d'autres, répondit froidement le général, qui lui était fort attaché, mais qui, dans un pareil moment, craignait, en paraissant sensible à cette perte, de décourager les soldats.

M. de Bougainville n'était qu'étourdi du coup, la colère lui rendit la parole ; il se relève en disant :

— Général, il me semble que vous vous consolez bien aisément de ma mort ; pourtant vous ne me ferez pas encore enterrer cette fois-ci.

Il guérit, en effet, et rendit son nom célèbre.

Superstitions

On croyait généralement autrefois que l'apparition des comètes annonçait quelque grand malheur ou désastre public ; et les grands de la terre admettaient facilement que la venue de ces météores pût se rapporter à eux. Brantôme, dans ses *Vies des dames illustres*, rapporte le trait suivant sur la mort de Louise de Savoie, mère de François Ier :

" Trois jours avant de mourir, dit-il, elle vit, la nuit, sa chambre toute en clarté, qui était transpercée par la vitre. Elle se courrouça à ses femmes de chambre qui la veillaient, pourquoi elles faisaient un feu si ardent et éclairant. Elles lui répondirent qu'il n'y avait qu'un peu de feu, et que c'était la lune qui ainsi éclairait et donnait une telle lueur.

" — Comment ! dit-elle, nous en sommes au bas : elle n'a garde d'éclairer à cette heure.

" Et soudain, faisant ouvrir son rideau, elle vit une comète qui éclairait ainsi droit sur son lit.

" — Ah ! dit-elle, voilà un signe qui ne paraît pas pour personne de basse qualité. Dieu le fait paraître pour nous autres grands et grandes. Refermez la fenêtre ; c'est une comète qui m'annonce la mort : il se faut donc préparer.

" Et le lendemain au matin, ayant envoyé quérir son confesseur, fit tout le devoir de bonne chrétienne, encore que les médecins l'assurassent qu'elle n'en était pas là.

" — Si je n'avais vu, dit-elle, le signe de ma mort, je le croirais ; car je ne me sens point si bas.

" Et leur conta à tous l'apparition de sa comète. Et puis, au bout de trois jours, quittant les songes du monde, trépassa.

Vers inédits de Robespierre

On sait que Robespierre s'exerça souvent, dans les loisirs que lui laissait sa profession d'avocat, à des compositions littéraires qui, si elle n'accusent pas un grand talent, sont loin de dénoter des instincts farouches et sanguinaires. Entre autres productions inoffensives, il envoya en 1785 à un concours ouvert par l'Académie d'Amiens un *Eloge de Gresset*, qui fut d'ailleurs écarté.

Nos lecteurs liront avec intérêt la pièce suivante qui a été découverte tout récemment. Elle est absolument inédite et ne figure pas dans le recueil des poésies de Robespierre fait par les soins de M. Ariste Passerieu :

A deux époques de la vie,
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant,
L'un est : " Maman ! " l'autre : " Je t'aime ! "
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même
Du cœur aux lèvres d'un amant.
Quand le premier se fait entendre,
Soudain une mère répond.
La jeune fille devient tendre
Quand son cœur entend le second.
Ah ! jeune Lise, prends bien garde,
Le mot : " J'aime " est plein de douleur,
Et souvent tel qui le hasarde
N'en connut jamais la valeur.
Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant ;
Celui qui mieux dit : " Je vous aime ! "
Est plus souvent celui qui ment.
Qui ne sent rien parle à merveille.
Crains un amant rempli d'esprit ;
C'est ton cœur, et non ton oreille,
Qui doit entendre ce qu'il dit.

Il en est de la beauté comme du poisson, elle ne se conserve bien que dans la glace.—V. CHERBULIEZ.

Souvenir de l'inauguration du monument Chénier, magnifiques gravures donnant une vue du monument et des membres du comité d'initiative. Impression de luxe, grand format. Tirage limité. Hâtez-vous de l'acheter. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Nos quatre personnages se dirigèrent vers la salle Trousseau, à l'entrée de laquelle attendaient les internes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour suivre la visite.

Le docteur Perrin fit un salut circulaire et entra.

A sa droite se tenait l'abbé d'Areynes, s'appuyant toujours sur le bras de Raymond Schloss.

Entre deux longues rangées de lits blancs dont les rideaux étaient relevés sur les colonnes de fer, le parquet bien ciré brillait comme de la glace.

Tout était d'une merveilleuse propreté.

Le lit n° 17 se trouvait placé au milieu de la salle.

M. Perrin s'arrêta après avoir fait quelques pas, et, se tournant vers son cortège d'internes, il dit :

— Veuillez attendre, messieurs... Je ne veux pas d'encombrement autour de son lit... Si j'ai quelques communications intéressantes à vous faire, je vous appellerai.

Les internes s'immobilisèrent docilement.

Le docteur s'avança vers le lit de Jeanne Rivat, accompagné seulement de l'abbé d'Areynes, de Raymond Schloss, du directeur et de l'interne de service.

Jeanne était assise plutôt que couchée dans son lit, les reins soutenus par des oreillers.

Ses mains étaient jointes et ses yeux fixés sur ses mains.

L'abbé d'Areynes ne put contenir une exclamation de surprise et de douleur en voyant ce visage amaigri par les souffrances, mais dont les traits restaient parfaitement reconnaissables.

— Eh bien ? demanda le directeur.

— Eh bien, monsieur, Raymond Schloss ne s'était pas trompé. Cette pauvre femme est Jeanne Rivat.

Le groupe avait fait halte à quelques pas du lit de la malade dont les yeux restaient toujours rivés sur ses mains jointes.

— Présentez-vous à elle, dit le docteur au vicaire de Saint-Ambroise. Parlez-lui du passé... cherchez par tous les moyens possibles à provoquer le réveil de la mémoire... Je reste ici pour vous laisser plus libre, mais je veille et j'écoute...

Le jeune prêtre, tremblant d'émotion, le cœur serré, s'avança vers le chevet de Jeanne.

Celle-ci ne faisait aucun mouvement et semblait étrangère à ce qui se passait non loin d'elle.

Raoul s'arrêta et pendant quelques secondes la regarda tristement.

Était-ce donc là cette belle et charmante fille que, si peu de mois auparavant, il avait unie à un brave garçon, à un honnête et courageux travailleur, en demandant à Dieu de la bénir et de faire d'elle une heureuse épouse et une heureuse mère !

L'abbé d'Areynes s'avança d'un pas encore, et à demi-voix murmura :

— Jeanne...

La jeune femme inconsciemment releva la tête.

— Jeanne... répéta le prêtre un peu plus haut...

La malade tourna vers lui ses yeux sans regards, mais pas un muscle de son pâle visage ne tressaillit.

Le docteur Perrin suivait cette scène avec autant d'attention que d'intérêt, cherchant à saisir sur les traits de l'infortunée l'indice d'une émotion naissante.

Tout à coup une lueur sembla s'allumer dans les yeux mornes de la folle, ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses mains se disjoignirent et s'agitèrent sur les couvertures, un frisson secoua son corps.

— Parlez lui ! Parlez lui !... dit vivement le médecin à Raoul.

Celui-ci sentait naître en son âme une soudaine espérance.

Ce qui se passait en ce moment n'était-il pas l'avant-coureur d'un prochain retour à la raison ?...

— Jeanne reprit d'une voix douce mais bien accentuée, regardez-moi et reconnaissez-moi, mon enfant... Je suis l'abbé d'Areynes, le vicaire de Saint-Ambroise... C'est moi qui vous ai mariée à Paul Rivat.

Un pli profond se creusa entre les sourcils de la folle.

Ses lèvres remuèrent comme si elles voulaient exprimer une pensée, mais aucun son ne s'en échappa.

— Paul Rivat... poursuivit le jeune prêtre, souvenez-vous ! il

était soldat pendant la guerre... il est sorti de Paris pour combattre... Souvenez-vous... Souvenez-vous, Jeanne ! Vous l'avez attendu longtemps... il n'est pas revenu...

Jeanne étendit une main, saisit le poignet du prêtre et serra avec une force nerveuse.

D'une voix blanche, sans expression, elle balbutia :

— Paul... Paul Rivat...

— Continuez ! Continuez ! fit le médecin en se rapprochant du lit. Evoquez les souvenirs les plus cruels, au risque de provoquer une crise terrible... Si cette crise se manifeste, ce sera le réveil de l'âme et de l'intelligence.

L'abbé d'Areynes, aussi pâle que la folle, poursuivit :

— Paul est mort. entendez-vous, Jeanne ? Comprenez-vous ? Paul est mort !...

Jeanne ne tressaillit même pas.

Sa main amaigrie lâcha le poignet du vicaire et retomba sur le lit.

— Paul est mort... répéta l'abbé. J'ai reçu son dernier soupir, et, au moment où son âme s'envolait vers Dieu, je lui ai juré de veiller sur vous et sur l'enfant qui devait naître de vous...

Pour la première fois, Jeanne perdit cette impassibilité qui faisait d'elle un corps sans âme.

Une violente agitation s'empara d'elle.

De grands plis se creusèrent sur son front. Ses yeux vacillèrent dans leurs orbites, des gouttes de sueur perlèrent sur ses tempes.

A coup sûr, un travail effrayant se faisait dans les ténèbres de son cerveau.

Le docteur Perrin comprit ce qui se passait en elle, il s'élança jusqu'auprès de son chevet, et se penchant sur elle il commanda d'une voix impérieuse :

— Souvenez-vous ! Je le veux !...

Ses yeux étincelants et dominateurs se fixaient sur les yeux hagards de la pauvre femme dont une brusque décharge électrique parut secouer l'organisme tout entier.

— Souvenez-vous ! reprit le docteur. Souvenez-vous de vos enfants... deux petites filles... deux jumelles... endormies dans leur berceau, et que les flammes allaient atteindre !...

Jeanne, portant ses deux mains à son gosier, poussa un cri rauque, effrayant, qui s'éteignit dans un long soupir.

— Souvenez-vous ! répéta M. Perrin avec la cruauté du chirurgien armé du scalpel ou de la sonde, qui s'inquiète peu de faire souffrir son malade pourvu qu'il le sauve. Vos enfants ne sont pas mortes peut-être... il faut les retrouver...

— Il faut retrouver Servais Duplat qui les a enlevées ! ajouta l'abbé d'Areynes.

En entendant prononcer le nom de Servais Duplat, Jeanne laissa échapper un gémissement lugubre.

Son visage prit une expression farouche.

Un éclair jaillit de ses prunelles.

Duplat ! cria-t-elle d'une voix rauque. Duplat est un assassin ! Il a tué Paul !... il a tué mes filles !

En même temps, une effroyable crise nerveuse s'emparait d'elle et la tordait en de violentes convulsions.

Les assistants qui, le cœur serré, suivaient de loin cette scène, s'élançèrent pour prêter secours au maître qui ne pouvait contenir seul les mouvements désordonnés de la pauvre femme.

Au bout de quelques minutes, la crise diminua d'intensité et finit par se calmer tout à fait.

Jeanne retomba sur son lit, brisée, anéantie.

Le docteur donna l'ordre de préparer immédiatement une potion.

— Que concluez-vous ? demanda le vicaire de Saint-Ambroise.

— Que la guérison de Jeanne Rivat n'est point impossible.

— Ah ! que Dieu vous entende ! s'écria Raoul avec joie.

— Oui, monsieur le vicaire... c'est ma conviction.

— Alors, vous allez entreprendre de la guérir ?

— Non, car j'aurais ici peu de chances de succès... Il faut qu'elle soit remise entre les mains d'un spécialiste, et à la suite d'un traitement qui peut se prolonger pendant des mois, peut-être pendant des années, je crois que la raison lui sera rendue... Je vais annexer à mon rapport un procès-verbal détaillé de notre dernière tentative, et je recommanderai tout spécialement et très chaudement votre pro-

tégée au chirurgien en chef de l'asile sur lequel elle sera dirigée. . . .

—Ne croyez-vous pas, demanda l'abbé d'Areynes, qu'une maison de santé particulière serait préférable pour elle ? Il me semble qu'on pourrait là, mieux que dans un hospice, lui prodiguer les soins attentifs que réclame son état. . . .

IX

Le docteur secoua la tête.

—Je suis prêt, ajouta le vicaire de Saint-Ambroise, à payer ce qu'il faudrait pour Jeanne Rivat.

—Monsieur l'abbé, répondit M. Perrin, permettez-moi de vous donner un conseil. . . . Ne persistez pas dans une intention fort louable assurément, mais qui serait préjudiciable à votre protégée. . . . Je me défie beaucoup des maisons de santé particulières, et j'ai pour cela de bonnes raisons. . . . Si Jeanne Rivat doit guérir, ce sera, j'en suis convaincu, dans un établissement de l'Etat, sous la surveillance de l'Assistance publique, et confiée aux soins des spécialistes les plus distingués. . . .

Raoul d'Areynes s'inclina.

—Je n'insisterai donc pas, docteur, dit-il, je prierai seulement M. le directeur de vouloir bien me faire connaître l'asile où Jeanne Rivat sera conduite.

—Je vous le ferai connaître, monsieur l'abbé, je vous le promets.

Le vicaire de Saint-Ambroise prit congé de M. Perrin et quitta la salle Trousseau en compagnie du directeur et de Raymond Schloss.

Le médecin commença sa visite, retardée de plus d'une heure.

Avant de quitter l'hospice, Raoul remit au directeur une somme de cinq cents francs destinée à venir en aide aux malades guéris, et qui souvent sortent de l'hôpital épuisés et sans ressources.

Quelques jours après sa visite à la Pitié, le vicaire célébrait à l'église Saint-Ambroise la messe solennelle d'actions de grâces à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs.

Une semaine s'écoula au bout de laquelle le jeune prêtre, qui venait d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur et aumônier de la Roquette, recevait du directeur de l'Assistance publique une lettre lui apprenant que Jeanne Rivat venait d'être transférée à Blois, dans la maison des aliénés du département de Loir-et-Cher.

Nous laisserons Raoul d'Areynes tout entier aux nouvelles fonctions qui venaient de lui être conférées, et nous jetterons en arrière un rapide coup d'œil.

Le matin du jour où les agents Duclos et Boulard avaient arrêté Servais Duplat dans la petite maison de Champigny, Palmyre, la belle blanchisseuse, s'était rendue comme de coutume à son travail chez ses patrons.

A midi elle quitta l'atelier et reprit le chemin du logis où Servais, elle n'en doutait pas, l'attendait pour déjeuner avec elle.

Naturellement elle possédait une double clef de la porte donnant sur la rue.

Chargée des provisions dont elle avait fait l'achat en route pour les repas de la journée, elle déposa son panier à terre et introduisit sa clef dans la serrure.

La clef dont Duplat s'était servi pour ouvrir aux agents n'ayant point été retirée, celle de Palmyre ne put entrer.

Surprise d'abord, puis inquiète, la jeune femme renouvela deux ou trois fois sa tentative, mais en vain.

—Des gamins auront glissé des cailloux dans la serrure, se dit-elle très ennuyée. Ah ! si je les tenais, ces polissons, quelle pluie de claques !

Appeler Servais pour qu'il lui ouvrît de l'intérieur lui semblait fort imprudent, et cependant elle n'entrevoit aucun autre moyen de sortir d'embarras.

Elle allait s'y résigner lorsque, posant la main sur la poignée extérieure du bec de cane, elle la fit tourner en poussant légèrement. La porte, qui n'était point fermée à clef, s'ouvrit à l'instant.

Une sueur d'angoisse mouilla les tempes de la blanchisseuse quand elle aperçut dans la serrure la clef laissée par elle à Servais.

Elle saisit son panier, traversa la cour et s'élança comme une folle vers l'habitation. . . .

La porte était ouverte au grand large.

Elle entra, et d'une voix assourdie, elle appela :

—Servais. . . . Servais. . . . où es-tu ?

Point de réponse. . . .

Un silence effrayant. . . .

—Ah ! la canaille ! s'écria Palmyre avec un geste de rage, il m'a lâchée ! il me blaguait ! . . . il est parti tout seul ! . . .

Mais ce soupçon, dont l'injustice nous est connue, n'eut que la durée d'un éclair.

Presque aussitôt la blanchisseuse se dit :

—Si on était venu l'arrêter. . . .

Elle retourna dans la cour, près de la porte, et là elle examina le sol.

Il portait les empreintes de plusieurs pieds, empreintes dont la dissemblance était facile à constater.

On y voyait en outre les traces de la courte lutte soutenue par Servais contre les agents et que le *coup du père François* avait terminée.

—C'est positif. . . . ça saute aux yeux, conclut Palmyre. On est venu le pincer ici ! On lui aura monté le coup. . . . on l'aura appelé. On lui aura conté à travers la porte quelque calembredaine, il sera venu ouvrir comme un imbécile, et les *roussins* qui avaient découvert sa retraite lui auront mis la main au collet.

La jeune femme, on le voit, devinait très exactement la vérité.

Elle rentra chez elle la tête basse et le cœur serré.

Elle se disait qu'elle risquait fort d'être compromise comme ayant donné asile à un défenseur de la Commune.

C'est à peine si elle déjeuna.

L'inquiétude lui coupait l'appétit.

A l'heure habituelle elle retourna à son atelier.

Personne à Champigny ne se doutait du séjour de Servais Duplat dans sa maison.

Elle se garda bien d'en parler maintenant que le fugitif caché par elle avait disparu.

Pendant une semaine, elle vécut dans de mortelles trances, feignant de son mieux d'être gaie comme de coutume afin de donner le change.

Une autre semaine s'écoula.

Voyant qu'il ne se produisait rien d'anormal elle se rassura et, en fille douée d'une bonne dose de philosophie, elle pensa :

—Dame ! tant pis pour lui ! j'ai fait tout ce que je pouvais faire ! Ça ne sera pas ma faute si on le déporte ou si on le fusille ! Qu'avait-il besoin de se fourrer dans cette bande de gredins qu'étaient les communards ?

Cependant elle espérait encore que Duplat lui donnerait de ses nouvelles.

—S'il n'est pas fusillé, il trouvera bien moyen de m'écrire un mot. . . . se disait-elle. Pourvu qu'il ne me compromette point, c'est l'essentiel.

Servais Duplat n'écrivait pas.

Il était bien trop préoccupé de sauver sa précieuse personne pour songer à Palmyre.

Ce fut seulement en mer, sur le navire qui l'emportait vers la Nouvelle-Calédonie, qu'il se reprocha son silence.

Toutefois, il ne conserva que fort peu de temps le remords de ce mutisme.

—Qu'est-ce que je pourrais lui écrire ? se demanda-t-il, qu'elle ne m'oublie pas, que je reviendrai ! . . . Tra la la, taratata ! Des petites nêfles ! quand je reviendrai de là-bas, si j'en reviens, elle aura vieilli ; si bien rôti le balai qu'il ne lui en restera que le manche pour aller au sabbat ! Passons un trait sur le souvenir de cette bonne fille, qui aura dû être rudement épatée tout de même quand elle ne m'aura plus retrouvé dans sa boîte !

Et l'image de Palmyre devint confuse dans la mémoire de Servais Duplat qui ne songea plus à la petite maison de la rue de Brétigny que pour se dire :

—Si je ne suis pas mangé tout vif par les moustiques aux pays des Canaques, je reviendrai visiter le jardin où j'ai enterré mon argent, et je retrouverai là une fameuse poire pour la soif. . . .

Ce fut le 1^{er} juillet que Duplat quitta Belle-Isle sur la frégate *la Danaé*, qui pénétra dans la rade de Nouméa cent vingt-neuf jours après son départ, c'est-à-dire le 27 octobre.

La frégate avait relâché seulement deux fois en route, la première fois à Las Palmas, l'une des îles Canaries, pendant une demi-journée, la seconde à l'île Sainte-Catherine, sur la côte brésilienne, pendant une journée entière, afin d'embarquer du bétail pour la nourriture du bord.

La Nouvelle-Calédonie, située à l'Est du continent australien dans le Grand Océan Pacifique, est une île longue et étroite qui mesure trois cent soixante kilomètres de long sur cinquante de large.

C'est le 27 octobre, avons-nous dit, qu'apparut aux regards des déportés Nouméa, ville bâtie en amphithéâtre, assez grande, mais irrégulière.

A peine venait-on de jeter l'ancre qu'une embarcation montée par quelques officiers accosta la frégate.

Elle était conduite par des rameurs canaques, vêtus d'un simple caleçon, et porteurs d'une formidable chevelure crépue, teinte en rouge vif.

Une heure après commença le débarquement, précédé d'un appel de tous les noms.

Beaucoup des embarqués de Belle-Isle manquaient à cet appel.

Ils étaient morts pendant la traversée.

Sur le port une compagnie d'infanterie de marine attendait,

armes chargées, les pelotons de communards qui venaient se ranger en face d'elle.

Il ne fallut pas moins de deux heures pour terminer le débarquement.

Alors arriva le gouverneur suivi d'un nombreux état-major.

La très courte allocution qu'il prononça pouvait se résumer ainsi :

—De votre conduite dépendra la conduite de l'administration à votre égard. Toute tentative de rébellion ou d'évasion sera sévèrement punie.

Des deux cent quatre-vingts déportés qui venaient de toucher le sol de Nouméa, on fit deux parts dont l'une fut immédiatement dirigée sur la presqu'île Ducos. L'autre était réservée pour l'île des Pins.

La première bande comprenait des membres de la Commune et du comité central, des officiers d'état-major, enfin de *gros bonnets*. Servais Duplat en faisait partie.

La seconde bande se composait du fretin des communards.

Les premiers moments avaient été fort difficiles pour Servais Duplat.

Sans profession déterminée, il n'avait pu, ainsi que beaucoup de ses compagnons étaient en mesure de le faire, utiliser, avec les colons, les ressources d'un métier lucratif.

Pendant deux mois il s'employa au service d'un distillateur comme rinceur de bouteilles, ce qui n'exigeait point de connaissances spéciales.

Il quitta cette place pour entrer chez un épicier de Nouméa où il était nourri, couché, blanchi, et où il touchait trente francs par mois, ce qui lui permettait de voter, et il comptait voter ainsi jusqu'au jour de la délivrance, c'est-à-dire de l'amnistie, qui, selon les déportés, ne devait pas se faire attendre longtemps.

Des évasions retentissantes vinrent tout changer.

Le gouverneur fut disgracié.

Son successeur prit immédiatement des mesures draconiennes.

Les déportés qui avaient reçu l'autorisation de résider à Nouméa furent renvoyés à leur lieu désigné de relégation, qui à la presqu'île Ducos, qui à l'île des Pins.

Servais Duplat dut quitter son emploi et réintégrer la presqu'île Ducos.

Là il eut la chance, au bout de quelques mois, de se placer chez un colon libre, marchand de vins.

Trois établissements de ce genre s'étaient installés à la presqu'île et prospéraient, les communards ayant l'habitude, aussitôt qu'ils avaient gagné ou reçu de France quatre sous, de noyer leur nostalgie dans le vin.

Les années passaient, mortelles d'ennui.

De mois en mois des nouvelles arrivaient, mais elle n'étaient pas de nature à satisfaire les proscrits de la Commune.

On ne parlait point d'amnistie.

Il y avait sept ans déjà que Servais Duplat était à la Nouvelle-Calédonie.

L'insurrection canaque de 1878 vint tout à coup faire diversion à la monotonie de l'existence des proscrits.

L'administration, menacée, dut prendre une grande mesure pour venir à bout des indigènes.

Elle fit appel aux transportés.

X

Les plus importants de ces nouveaux et inattendus auxiliaires de l'administration en péril furent les forçats politiques.

Nombre d'entre eux, espérant pouvoir obtenir leur grâce et rentrer en France, offrirent leurs services qui furent acceptés.

On leur donna des armes.

Amouroux, le chapelier Amouroux, ex-membre du Comité central sous la Commune, fut l'un des premiers à combattre.

Servais Duplat suivit son exemple.

L'ex-capitaine de fédérés se voyait déjà dans ses rêves désigné à la bienveillance du chef de l'Etat.

Ils allaient lutter contre les insurgés, eux, insurgés bien autrement coupables qui avaient lutté contre des Français, leurs frères !

L'insurrection canaque fut domptée, mais les grâces sur lesquelles on comptait ne suivirent point la répression.

Pourtant, Servais Duplat y gagna quelque chose : Dix ans de travaux forcés !

Voici, en peu de lignes, ce qui lui valut cette condamnation dont les conséquences terribles faisaient de lui, non plus un condamné politique, mais un criminel de droit commun.

C'était au nord de l'île que l'insurrection se manifestait avec une furie d'anthropophages.

Quels avaient été les motifs de cette insurrection des Canaques ?

Etait-elle due à l'envahissement progressif de leur territoire, où les prospecteurs (chercheurs de filons) allaient sans cesse à la découverte des mines de nickel et des gisements aurifères ?

Fallait-il l'attribuer à d'autres causes ?

Nous n'avons point à nous occuper de ces questions, et nous devons nous contenter d'enregistrer les faits qui se rattachent étroitement à notre récit.

L'infanterie de marine, appuyée par les transportés et les déportés en armes, fut promptement dirigée sur les résidences que menaçaient les Canaques.

De nombreuses luttes eurent lieu, sauvages, terribles.

Au début quelques hommes et un sous-officier, envoyés dans la tribu des Oébéas, qu'on croyait amie, pour réquisitionner des travailleurs et des guides, furent massacrés et ensuite dévorés dans un festin monstrueux de chair humaine.

Huit jours après, vingt soldats, commandés par un sous-lieutenant, furent cernés sur un pic par plusieurs centaines de Canaques qui mettant le feu aux hautes herbes, firent périr dans les flammes les malheureux.

Les colons résistaient avec courage, mais ne se dissimulaient pas que, s'ils n'étaient point secourus en temps utile, ils auraient grand-peine à sauver leur vie.

Une concession minière, la plus productive de toutes, semblait servir d'objectif à la tribu de *Pouébo*, commandée par le chef *Douïma*.

Le concessionnaire, un Français que protégeaient tout particulièrement le gouverneur militaire et le directeur de la colonie pénitentiaire, exploitait des mines d'or et de nickel, sous la raison sociale : *Pierre Delphis & Cie*.

Pierre Delphis avait rapidement fait fortune à la Nouvelle-Calédonie, grâce à l'activité infatigable avec laquelle il annexait sans cesse à sa concession les terrains où on reconnaissait des gisements de minéraux précieux.

Depuis 1860 il habitait Outbache avec sa famille composée de sa femme et de deux jeunes filles nées l'une et l'autre dans l'île.

Son habitation, vaste, solidement construite, défendue par de fortes palissades, se trouvait placée au centre des ateliers où se faisait le tri minutieux des quartz et le lavage des sables contenant des parcelles d'or.

Les serviteurs libres ou les transportés qu'il employait étaient nombreux, mais pas assez cependant pour pouvoir résister avec des chances de succès aux indigènes révoltés.

Il demanda des renforts à Nouméa, en signalant, l'un des premiers, l'insurrection des Canaques.

La concession, qui se trouvait au centre des points les plus menacés, fut occupée militairement selon le désir de M. Delphis.

La troupe dont faisait partie Servais Duplat avait subi un échec grave à deux lieues au-delà d'Outbache et avait dû se replier sur la colonie Delphis, afin de permettre à de nouvelles forces d'entrer en ligne, et de repousser les insurgés, dont les bandes semblaient se multiplier et s'avançaient rapidement.

Une surveillance des plus actives fut établie autour de l'habitation du colon-mineur qui renfermait des tonnes de nickel et de pépites d'or, représentant des sommes énormes et prêtes à être envoyées à Nouméa, où se centralisaient tous les produits minéraux de la Nouvelle-Calédonie.

Un poste d'avant-garde avait été établi à trois cents pieds des palissades de la concession, derrière lesquelles veillait jour et nuit un cordon pressé de sentinelles.

Une nuit, Servais Duplat fut mis en faction à la porte d'un pavillon où se trouvaient enfermés les produits du tri du quartz et du lavage.

Il savait parfaitement sur quelles richesses il avait mission de veiller.

De jour, il avait monté la garde auprès de cette porte, qui s'était ouverte en présence de M. Delphis, afin de permettre à ses ouvriers de porter dans le pavillon de nouvelles tonnes de nickel et quelques caisses renfermant de la poudre d'or mélangée à des pépites.

L'une de ces caisses s'était défoncée sous le poids trop lourd au moment où on la posait à terre.

On avait ramassé sur le sol le précieux métal avec tout le soin possible, et l'on avait remis à part la caisse dont les panneaux restaient disjoints, et qu'on se réservait de réparer plus tard.

Duplat avait été témoin de l'accident.

—Quelques poignées de cette poudre jaune, s'était-il dit, et je ne végérais plus en Nouvelle-Calédonie... je pourrais me la couler douce en attendant la fin !

L'ancien capitaine de fédérés ne brillait point par la délicatesse, nos lecteurs le savent depuis longtemps.

Il n'était pas homme à résister à la tentation, et nous devons convenir que celle-là était forte.

La porte du pavillon fut refermée, et Duplat resta seul, faisant les cent pas.

Il profita de sa faction pour examiner minutieusement les dehors de la construction servant de réserve au minéral.

Une seule fenêtre laissait pénétrer la lumière à l'intérieur du local.

Cette fenêtre n'était point grillée.

Mais, en plein jour, il aurait fallu être fou pour songer à briser une vitre, à faire jouer le verrou ou l'espagnolette et à pénétrer dans le pavillon.

Il était nécessaire qu'une occasion se présentât.

Cette occasion ne se fit pas attendre longtemps.

Le lendemain, vers dix heures du soir, Servais Duplat fut mis en faction au même endroit que la veille. . . .

Sa tentation était trop violente pour qu'il eût la force d'y résister.

Il en avait assez des privations endurées depuis son séjour à la colonie.

Mal nourri chez les colons libres, au service desquels il s'était attaché, il avait plus d'une fois souffert de la faim.

Ah ! comme il regrettait alors l'heureux temps où, capitaine de la Commune, il lui suffisait de signer des bons de réquisition pour faire bombance sans bourse délier.

Les déportés qui possédaient quelque argent pouvaient prendre leur mal en patience.

Au moins, se disait-il, ils avaient le ventre plein.

Eh bien ! puisque le diable mettait de l'or à sa portée, il ne serait pas assez idiot, ajoutait-il, pour ne point faire main basse sur cet or, qui lui procurerait les jouissances convoitées.

En homme prévoyant qu'il était, Servais Duplat avait eu soin de s'enquérir, avec une indifférence apparente, du peloton de troupes qui devait fournir, de dix heures à minuit, les sentinelles formant un cordon autour du pavillon dont il gardait la porte.

Ce peloton se composait de soldats d'infanterie, brisés de fatigue, accablés par une température torride à laquelle ils n'étaient point habitués.

C'étaient, en outre, des forçats enrôlés, se moquant de tout, sauf de trouver grasse pitance à l'habitation qu'ils devaient protéger.

Bref, ces éléments bizarres, formant un ensemble incohérent, n'offraient aucune garantie de vigilance.

La nuit brûlante était profondément sombre. Le ciel, couleur d'encre, sans lune et sans étoiles.

De nombreux éclairs sillonnaient l'horizon ; on entendait la mer mugir en se brisant sur les récifs de madrépores, et des coups de vent impétueux se succédaient.

C'était la saison des orages soudains et terribles et des pluies torrentielles.

D'énormes gouttes d'eau commençaient à tomber.

Chaque sentinelle ne songeait qu'à chercher un abri contre la tourmente prochaine.

Servais Duplat seul veillait consciencieusement, c'est-à-dire qu'il tendait l'oreille au moindre bruit, guettant l'instant propice pour l'accomplissement du crime résolu par lui.

Il s'approcha de la fenêtre éclairant le pavillon.

Elle n'était point grillée, nous le savons, mais il fallait briser un carreau.

Il le fit en profitant d'une minute où l'ouragan se déchainait, et le bris de la vitre effondrée se perdit dans le grand tapage du vent soufflant en foudre.

Duplat passa son bras par l'ouverture, trouva facilement la targette qu'il fit jouer sans peine, et laissant son fusil au dehors, appuyé contre le mur, il se hissa à la force des poignets, escalada la fenêtre et pénétra dans le réduit qui contenait des millions à l'état brut.

L'intérieur du pavillon était noir comme un four.

L'ex-capitaine de fédérés suivit la muraille en tâtonnant et se dirigea vers l'endroit où il se souvenait d'avoir vu déposer la caisse disloquée, pleine de pépites et de poudre d'or.

Il y arriva.

Le couvercle disjoint avait été simplement posé sur la caisse où rien ne l'assujétissait.

Sans bruit il le déplaca.

Puisant alors à pleines mains dans la précieuse poudre, il en remplit ses poches et une partie du sac de toile suspendu à son cou et destiné à contenir des vivres.

Il allait avoir fini sa criminelle besogne et déjà son cœur battait de joie à la pensée d'un succès si complet et si facile, quand derrière lui retentit, sonore et vibrant, ce mot :

—Voleur !

Surpris en flagrant délit, Servais fit un bond, se retourna vers la fenêtre ouverte et tira de son ceinturon le couteau qu'il y avait mis à tout hasard.

Précaution inutile.

A la lueur du falot porté par un soldat faisant partie de la ronde de nuit qui venait de le surprendre, Duplat vit un sous-officier d'infanterie de marine braquant sur lui son revolver.

—Voleur !! répéta le sous-officier.

—Grâce ! cria Servais en joignant les mains.

Le sergent poursuivit :

—Je pourrais te tuer ! J'en aurais le droit ! Mais il me répugne de tuer un homme, même un drôle de ton espèce ! Je laisserai à la justice le soin de te traiter selon tes mérites. . . . Sors de ce pavillon comme tu y es entré.

Duplat, aussi pâle qu'un mort, enjamba la fenêtre et vint s'abattre lourdement sur le sol.

Le sergent d'infanterie de marine le saisit par les épaules et le releva avec une vigueur que déculpait sa colère.

—Toi ! Toi, s'écria-t-il ensuite en le regardant. Toi ! un proscrit politique ! . . . Un déporté ! . . . Toi qui semble faire fi des forçats, des criminels de droit commun que tu coudoies, tu es plus vil et plus misérable qu'eux, toi qui voles ce que tu es chargé de garder ! Suis-moi au poste !

Aucune résistance n'était possible.

Servais se sentit perdu.

Il courba la tête et prit une attitude soumise et hypocrite.

Le sergent referma la fenêtre du mieux qu'il put, plaça une nouvelle sentinelle auprès du pavillon, et braquant son revolver sur Servais, commanda :

—Au poste ! . . . Marche ! . . .

XI

L'ancien capitaine de fédérés fut conduit devant l'officier commandant le détachement.

Avec son habituelle lâcheté, qui le rendait très plat quand il n'était point le plus fort, il tomba à genoux et demanda grâce.

L'officier ne lui répondit même pas et donna l'ordre de l'enfermer, de le boucler solidement et de le soumettre à une surveillance assez rigoureuse pour rendre toute évasion impossible.

Le lendemain, sous la garde des gendarmes de la colonie détachés à Outbache, le misérable était transféré à la prison de Nouméa.

Un mois plus tard il passait devant le conseil de guerre, qui le condamnait à dix ans de travaux forcés, ce qui constituait, d'après le code militaire, le minimum de la peine encourue par lui.

De déporté, Servais Duplat descendait à la condition de transporté et devenait un forçat de droit commun, un numéro du bagne.

Il fut envoyé à l'île Nou pour travailler au terrassement des routes que l'on traçait au milieu des brousses les plus épaisses.

Trois ans après la condamnation de Duplat, en 1881, la nouvelle si longtemps espérée, si anxieusement attendue par les communards déportés, arriva par les fils du télégraphe européen australien, sonnante une joyeuse fanfare de délivrance.

L'amnistie ! . . .

La colonie en tressaillit depuis la baie du Sud jusqu'à la pointe de Paâba à l'extrême Nord de l'île.

Les *mastroquets* de Nouméa firent, ce jour-là, de brillantes affaires !

Ce fut alors que Servais Duplat comprit, non toute l'étendue de son crime, mais toute l'énormité de sa bêtise.

Sans son inepte tentative de vol il aurait pu, comme tous les proscrits amnistiés, quitter la colonie, revenir à Paris et se pâmer d'admiration devant les décombres des édifices incendiés qui n'avaient pas encore été tous reconstruits.

Au lieu de cela il devait rester en Nouvelle-Calédonie jusqu'à ce qu'il eût égrené jusqu'au dernier le long chapelet des jours de ses dix ans de travaux forcés.

Le désir de la liberté devint alors une fièvre.

Il se mit à songer à une évasion.

Mais, sans argent, s'évader était impossible.

Duplat dut se résigner à attendre, sinon la fin de sa peine, du moins une occasion bien invraisemblable et quasi-miraculeuse envoyée par le hasard.

Trois ans après l'amnistie il quittait l'île Nou.

Durant les six années écoulées depuis sa condamnation, il avait fait preuve d'une soumission exemplaire et, grâce à sa conduite irréprochable, obtenu quelques adoucissements à sa situation.

Il rentra à Nouméa où le génie militaire travaillait à la réfection du port et employait à ces travaux bon nombre de forçats.

On lui confia un poste de piqueur, ayant à surveiller une équipe de vingt hommes.

Il s'acquitta consciencieusement de sa tâche.

Nous n'étonnerons personne en affirmant que le triste personnage avait bien vieilli depuis plus de treize ans qu'il se trouvait dans la colonie.

CHOSSES ET AUTRES

—Un seul homme sur 108 a une taille dépassant six pieds de hauteur.
 —Un seul couple sur mille vit assez longtemps pour célébrer ses noces d'or.
 —En Suisse, sur une population de 3,000,000 d'habitants, on compte en moyenne 650 suicide par an.
 —Le pauvre marquis de Lorne n'a, dit-on, que \$50,000 à manger par an, en comptant la rente que l'Etat fait à la princesse Louise.
 —La population de Londres consomme annuellement 86,000,000 d'œufs, dont les sept huitièmes environ viennent d'Amérique.
 —Le Brésil produit en moyenne 300,000 tonnes de café par année, c'est à peu près le quart de tout ce qui se produit dans l'univers entier.

—Le dernier recensement donne à Ottawa une population de 49,500. Elle est maintenant la quatrième ville du Canada ; elle a monté d'un cran.
 —La ville de Paris a souscrit 20,000,000 de francs au fonds de l'exposition universelle de 1900. On dit que le coût total de cette exposition sera de 100,000,000 de francs.
 —En Autriche-Hongrie, le nom de baptême François est le plus commun parmi les hommes ; vient ensuite le nom de Jean, puis celui de Joseph, Léopold ensuite, et enfin Wenzel. Parmi les femmes, Anne est le nom le plus commun, puis celui de Marie, et en troisième lieu, Elizabeth.

—Le commerce du Canada avec l'étranger est presque aussi considérable que ceux de la Chine et du Japon mis ensemble. Ce commerce est plus grand que celui du Danemark, ou de la Turquie, ou bien du Portugal, ou du Mexique, ou encore celui de l'Argentine, ou du Chili, ou de la Suède.
 —Le Czar de Russie vient de créer un fonds de secours de \$250,000 pour assister les journalistes malades ou les veuves de journalistes.
 Décidément, on n'a pas l'idée là-bas comme chez nous que les journalistes ne sont tenus qu'à faire arriver les hommes politiques et à engraisser les avocats.

—Les expériences les plus récentes faites avec les locomotives électriques font prévoir qu'avant bien des années la vapeur ne sera plus d'aucune utilité sur les chemins de fer. Le XXe siècle sera probablement le siècle de l'électricité. Ce serait alors un siècle de progrès intellectuel.
 —Le comédien irlandais bien connu, Eugène O'Rourke, joue au théâtre Royal, cette semaine, dans un nouveau drame-comédie, écrit spécialement pour lui par le célèbre artiste et auteur, Mark Price. M. O'Rourke a tout ce qu'il faut pour être un bon acteur et dans le rôle de *The wicklow postman* il a l'occasion de déployer ses qualités avec avantage. Sa troupe est de premier ordre ; remarquons en passant la jolie soubrette, Bettina Girard dont les talents d'artiste sont incontestables.

—La *Nouvelle Revue* du 1er octobre publie une série d'articles tout à fait exceptionnels : Diplomatie, La rupture avec le Wurtemberg en 1870 ; capitaine Gilbert (G. G.), Les dessous de la loi militaire allemande ; D. Menant, Lettres inédites d'Eugène Burnouf ; Alexandre de Mayer, Mémoires d'un blessé ; Léon Daudet, Le voyage de Shakespeare ; Clément Rochel, Le théâtre espagnol ; Henry Buteau, Rêves ; E. Boirac, L'hypothèse du magnétisme animal ; Mme Juliette Adam, Lettres sur la politique extérieure. — Pour la Quinzaine : L'armée, colonel X. ; La marine, commandant Z. ; Bulletin colonial, J. Bernard d'Attanoux ; Mouvement scientifique, Stanislas Meunier ; Pages courtes : Camille Mauclair, Georges Lecomte, Eugène Hollande, A. Bord ; etc.

JEUX ET RECREATIONS

ENIGME

Depuis que je suis née on m'a vue sans repos, Toujours renouveler ma course vagabonde ; Et celui qui me fit en prononçant deux mois, M'obligea de courir jusqu'à la fin du monde.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE NO 597

Devinette.—Prenez le coude du bras droit avec la main gauche.
 Charade.—Chat-eau.

ONT DEVINE :

Mlle Clémentine Germaine, Mlle Aline Laurier, Mlle Schayer, Montréal ; Mlle Léa Langhen, Hector Hamel, Québec ; Mlle Rose-Anna G., Trois-Rivières ; Mlle Marie-Louise Gamache, Fall-River, Mass. ; J. W. Denis, L. H. Bellerose, Sainte-Monique de Nicolet ; L. A. Taillefer, Sainte-Scholastique ; Dame L. Délorne, Saint-Henri de Montréal.

LES ECHECS

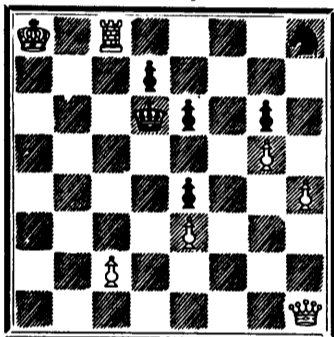
UN CURIEUX PROBLEME

Le célèbre compositeur américain, M. S. Loyd, avait proposé la difficulté suivante : Les pièces étant disposées sur l'échiquier dans l'ordre habituel avant le combat, faire en sorte que toutes soient prises, sauf les deux Rois, en 17 coups joués de part et d'autre.
 Un avcugle, le jeune Oscar Bilgram, a trouvé la solution et reçu l'épingle et or offerte par l'auteur.

PROBLEME No 184

Composé par W. Steinmann

Noirs.—6 pièces



Blancs.—7 pièces

Les blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DE L'ÉTUDE No 12

Blancs	Noirs
1 P fait D échec	1 R pr D
2 R 6 R	2 R 1 T
3 R 7 F	3 P 4 R
4 F 7 C, échec et mat.	

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
 INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
 187, RUE SAINT-JACQUES
 ROYAL BUILDING MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PURGATIFS * DEPURATIFS ANTISEPTIQUES



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle CONTRE LES ENGORGEMENTS D'INTESTINS (Constipation, Migraine, Congestions, etc.) Très contrefaits et imités sous d'autres noms. Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS Notice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces. Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante
 Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
 Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents
 LA PHARMACIE NATIONALE
 216, SAINT-LAURENT
 MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
 162—RUE SAINT-JACQUES—162 (BLOC BARRON)
 VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 TÉLÉPHONE No 2113

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST
 Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. G. A. GENDREAU CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal
 Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN
 Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE
 Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.
 LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE
 Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.
 Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.
 Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 12 octobre 1895

51,408

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois

BUREAUX
 71 et 71a, Rue St-Jacques
 MONTREAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie
DEPARTEMENT**

**DES
MANTEAUX**

Nous invitons les dames de venir voir notre immense choix de MANTEAUX avant de faire leurs achats. Notre assortiment est le plus complet et nos prix sont toujours les plus bas.

Nous espérons une demande considérable cette semaine et nous sommes préparés en conséquences.

Voici quelques exemples :

- Collerettes golf, dans toutes les qualités, dans toutes les nuances et dans tous les prix, savoir : nos collerettes golf à \$3.85
- 150 gilets en étoffe cheviot tout laine et très élégantes, seulement 4.25
- 200 gilets en étoffe cheviot bouclé, seulement 5.25
- Collerettes en drap noir, avec jolie garniture en braid, depuis 7.25
- Collerettes en velours et en peluche noir, forme très élégante, garniture en passementerie et brodée de soie, depuis 12.50
- Ulsters pour enfants, prix depuis 3.00
- Ulsters pour jeunes filles, depuis 4.50

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTREAL

**Un LEZARD
DANS L'ESTOMAC**

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :


POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de MONTREAL (limitée).



28174

LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 "	400.00
1 "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicate parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gercures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

N° 11½ RUE GOSFORD

MONTREAL



AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

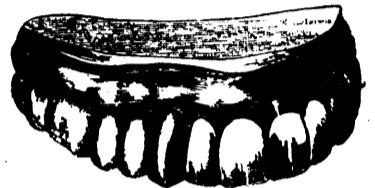
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

La Nouvelle Revue
10, Boulevard Montmartre, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	
11 mois	12 mois
50 ^{fr}	56 ^{fr}
59 ^{fr}	62 ^{fr}
14 ^{fr}	15 ^{fr}
16 ^{fr}	17 ^{fr}

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Revue, les bureaux de vente, les librairies et chez les Sociétés parisiennes de France et d'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.3

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMINGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.